

# SOLNESS le constructeur

de

Henrik Ibsen

Traduction de M. Prozor

## PERSONNAGES :

HALVARD SOLNESS, maître constructeur.

Mme ALINE SOLNESS, sa femme.

LE DOCTEUR HERDAL, médecin de famille.

KNUT BROVIK, ancien architecte, assistant de SOLNESS.

RAGNAR BROVIK, son fils, dessinateur, employé chez SOLNESS

Mlle KAJA FOSLI, sa nièce, comptable.

Mlle HILDE WANGEL.

Quelques dames.

La foule.

*L'action se passe chez le constructeur SOLNESS.*

Chez SOLNESS. Un cabinet de travail simplement meublé. A gauche, une porte à deux battants donnant sur le vestibule. À droite, une porte conduisant à l'appartement des SOLNESS. Au fond, une porte ouverte sur la salle de dessin. Au premier plan, à gauche, un haut pupitre chargé de livres, de papiers et de tout ce qu'il faut pour écrire. Plus au fond, un poêle. Dans le coin de droite, un sofa, une table et des chaises ; sur la table, une carafe et des verres. Au premier plan, à droite, une table plus petite, un fauteuil et une chaise à bascule. Une lampe de travail allumée, posée sur la grande table de la salle de dessin, une autre sur la table du coin, une troisième sur le pupitre.

*Dans la salle de dessin, KNUT BROVIK et son fils RAGNAR dessinent et calculent. Debout au pupitre, KAJA FOSLI écrit dans le grand-livre. KNUT BROVIK est un vieillard maigre, à la barbe et aux cheveux blancs. Il est vêtu d'une redingote noire, convenable quoique un peu usée, et porte des lunettes. Sa cravate est d'un blanc légèrement jauni. RAGNAR BROVIK est un homme blond d'une trentaine d'années, bien mis, un peu voûté. KAJA FOSLI est une frêle jeune fille de vingt et quelques années, mise avec soin, mais d'apparence malade. Ses yeux sont protégés par une visière verte. Tous trois travaillent quelque temps en silence.*

KNUT BROVIK se lève subitement, comme saisi d'angoisse, et s'avance en haletant jusqu'à la porte du cabinet de travail. — Non ! cela ne durera pas longtemps !

KAJA, s'approchant de lui. — Tu te sens donc bien mal ce soir, mon oncle ? BROVIK. — Oh ! je sens que cela empire de jour en jour.

RAGNAR se lève et s'approche de son père. — Tu ferais mieux de rentrer, père, et de tâcher de dormir.

BROVIK, avec irritation. — Me mettre au lit, peut-être ? Tu veux donc que j'en finisse ?

KAJA. — Eh bien ! essaye de faire un bout de promenade.

RAGNAR. — Oui, c'est cela. Je t'accompagnerai.

BROVIK, *vivement*. — Je ne sortirai pas avant qu'il soit rentré. Il faut que je m'explique ce soir même... (*Avec une sourde colère*) avec lui... avec le patron !

KAJA, *anxieusement*. — Oh ! non, mon oncle ! Attends encore, je t'en prie !

RAGNAR. — Oui, père, tu ferais mieux d'attendre.

BROVIK, *respirant avec peine*. — Ah ! ah ! c'est que je n'ai pas le temps d'attendre. KAJA, *l'oreille tendue*. — Chut ! J'entends son pas dans l'escalier.

(*Ils se remettent tous trois au travail. Un silence. HALVARD SOLNESS entre par la porte du vestibule. C'est un homme d'un certain âge, vigoureux et d'allure robuste, aux cheveux courts et crépus, à la moustache noire et aux sourcils noirs et épais. Il est vêtu d'un veston vert sombre, à col droit et à plastron, coiffé d'un chapeau gris en feutre mou, et porte des cartons sous le bras.*) SOLNESS, *au moment d'entrer, indique du doigt la salle de dessin et demande à voix basse*. — Ils sont partis ?

KAJA, *doucement, avec un mouvement de tête*. — Non.

(*Elle enlève sa visière. SOLNESS s'avance, ôte son chapeau, qu'il jette sur une chaise, dépose les cartons sur la table devant le sofa et s'approche du pupitre. KAJA continue à écrire, mais on voit qu'elle est inquiète et nerveuse.*)

SOLNESS, *haut*. — Qu'écrivez-vous donc là, mademoiselle Fosli ?

KAJA, *tressaillant*. — Oh ! tout simplement...

SOLNESS. — Voyons un peu, mademoiselle. (*Il se penche vers elle, fait semblant de regarder dans le grand-livre et murmure.*) Kaja !...

KAJA, *bas, continuant à écrire*. — Quoi ?

SOLNESS. — Pourquoi ôtez-vous votre visière chaque fois que j'entre ?

KAJA, *sans changer de ton*. — Parce que cela me rend laide.

SOLNESS, *souriant*. — Et vous ne voulez pas paraître laide, Kaja ?

KAJA, *tournant à demi la tête vers lui*. — Pour rien au monde. Du moins à vos yeux.

SOLNESS, *passant légèrement la main sur les cheveux de KAJA*. — Pauvre, pauvre petite Kaja...

KAJA, *baissant la tête*. — Chut ! On peut vous entendre.

(*SOLNESS fait quelques pas vers la droite, puis il se retourne, s'avance jusqu'à la porte de la salle de dessin et s'arrête.*)

SOLNESS. — Il n'est venu personne en mon absence ?

RAGNAR, *se levant*. — Si. Le jeune couple qui veut faire construire une villa à Lovstrand.

SOLNESS, *d'un ton maussade*. — Ah ! ces deux-là ? Ils peuvent attendre. Je n'ai pas encore fait mon plan.

RAGNAR, *avec hésitation, s'approchant de SOLNESS*. — Ils tiennent beaucoup à ce que cela ne dure pas trop longtemps.

SOLNESS, *sans changer de ton*. — Oui, oui, c'est toujours la même chanson.

BROVIK, *levant la tête*. — Il leur tarde tant d'être installés, disent-ils.

SOLNESS. — C'est bien, c'est bien, l'air est connu. Après quoi, ils se contentent... d'un simple pied-à-terre. Il ne s'agit plus d'un vrai foyer. Ah ! non, merci ! Qu'ils s'adressent à un autre. Dites-leur cela quand ils reviendront.

BROVIK, *soulevant ses lunettes et jetant à SOLNESS un regard interrogateur*. — À un autre ? Comment ? vous laisseriez échapper cette commande ?

SOLNESS, *avec impatience*. — Oui, oui, oui, le diable m'emporte ! Puisque c'est ainsi... Plutôt cela que de construire n'importe quoi. (*Avec éclat.*) Est-ce que je les connais, ces gens ?

BROVIK. — Ce sont des gens sérieux. Ragnar, lui, les connaît. Il les fréquente même. Des gens

très sérieux.

SOLNESS. — Bah ! sérieux... sérieux. D'ailleurs, ce n'est pas de cela que je parle. Mon Dieu ! Est-ce que vous ne me comprenez plus, vous aussi ? (*Avec violence.*) Je ne veux pas avoir affaire à ces étrangers. Qu'ils s'adressent à qui ils veulent ! Cela m'est égal !

BROVIK, *se levant*. — C'est sérieux, ce que vous dites ?

SOLNESS, *d'un ton maussade*. — Ma foi, oui ; c'est dit.

(*Il fait quelques pas dans la pièce. BROVIK échange un regard avec RAGNAR qui fait un geste comme pour le dissuader ; puis il passe dans l'autre pièce.*)

BROVIK. — Puis-je causer un instant avec vous ?

SOLNESS. — Parfaitement, si vous voulez.

BROVIK, à KAJA. — Va dans l'autre pièce, toi.

KAJA, *inquiète*. — Oh ! mais, mon oncle...

BROVIK. — Fais ce que je te dis, mon enfant, et ferme la porte derrière toi.

(*KAJA passe à contrecœur dans la salle de dessin, jette à SOLNESS un regard anxieux et suppliant et ferme la porte derrière elle.*)

BROVIK, *d'une voix légèrement contenue*. — Je ne veux pas que ces pauvres enfants sachent où j'en suis.

SOLNESS. — C'est vrai ! Vous avez mauvaise mine ces jours-ci.

BROVIK. — Je suis un homme fini. Mes forces diminuent de jour en jour. SOLNESS. — Asseyez-vous.

BROVIK. — Merci... Si vous permettez...

SOLNESS, *faisant un geste pour lui avancer le fauteuil*. — Allons, prenez place. Eh bien ?...

BROVIK, *s'asseyant péniblement*. — Ah ! c'est à Ragnar que je pense... C'est lui qui me fait le plus de peine. Que deviendra-t-il, mon Dieu ?

SOLNESS. — Votre fils ? Je le garderai chez moi, naturellement, aussi longtemps qu'il le voudra lui-même.

BROVIK. — Justement, il ne veut pas de cela. Il trouve que c'est de moins en moins possible.

SOLNESS. — Je crois cependant qu'il est bien rétribué. Mais, s'il voulait davantage, je ne serais pas opposé à...

BROVIK. — Non, non. Il ne s'agit pas de cela. (*Avec impatience.*) Mais il voudrait enfin travailler pour son compte... lui aussi.

SOLNESS, *sans le regarder*. — Croyez-vous que Ragnar ait assez de talent pour cela ?

BROVIK. — Non, et c'est là ce qu'il y a de terrible : je commence à douter de mon garçon. Car jamais vous ne m'avez dit sur son compte un mot qui... qui ressemble à un encouragement. Et pourtant il me semble que c'est impossible. Il faut qu'il ait du talent !

SOLNESS. — Hem ! c'est qu'il n'a jamais rien étudié à fond, excepté le dessin.

BROVIK, *le regardant avec une sourde haine, dit d'une voix rauque*. — Vous non plus, vous ne saviez pas grand-chose du métier, à l'époque où vous étiez employé chez moi. Vous n'en avez pas moins fait votre chemin, vous. (*Il respire péniblement.*) Vous vous êtes élevé et vous nous avez écrasés tous, moi... et bien d'autres.

SOLNESS. — Eh ! voyez-vous, j'ai eu de la chance.

BROVIK. — Vous avez raison... de la chance en tout. Mais vous ne pouvez pas avoir le cœur de me laisser mourir... sans avoir vu ce que vaut Ragnar. Et puis, je voudrais tant les voir mariés... avant de m'en aller.

SOLNESS,  *brusquement*. — Est-ce là son idée, à elle ?

BROVIK. — Non, ce n'est pas tant l'idée de Kaja que... Enfin, Ragnar en parle tout le temps.

(*Suppliant.*) Il faut... il faut que vous lui trouviez quelque travail indépendant. Il faut que je voie

quelque ouvrage de lui, de mon pauvre garçon, il le faut, entendez-vous !

SOLNESS, *agacé*. — Je ne peux lui faire descendre des commandes de la lune, que diable !

BROVIK. — Justement il pourrait avoir une belle commande en ce moment, un grand travail.

SOLNESS, *tressaillant*. — Lui ?

BROVIK. — Oui, si vous y consentez.

SOLNESS. — Quel travail ?

BROVIK, *avec un peu d'hésitation*. — Il pourrait construire cette villa à Lovstrand.

SOLNESS. — Cette villa ? Mais c'est moi qui dois la bâtir.

BROVIK. — Oh ! vous n'y tenez pas.

SOLNESS, *bondissant*. — Je n'y tiens pas ? Moi ! Qui ose le prétendre ?

BROVIK. — Vous venez de le dire vous-même.

SOLNESS. — Bah ! n'écoutez donc pas tout ce que je dis comme cela. Vous dites que Ragnar pourrait construire cette villa ?

BROVIK. — Oui. Il connaît la famille. Et puis il a fait... oh ! simplement pour s'amuser... il a fait les dessins, le devis, enfin tout le plan...

SOLNESS. — Et ses dessins, ils en sont contents, les gens qui veulent faire bâtir ? BROVIK. — Oui. Si vous vouliez seulement les examiner et les approuver...

SOLNESS. — Ils confieraient la commande à Ragnar ?

BROVIK. — Son idée leur a extrêmement plu. C'est quelque chose de tout nouveau, ont-ils dit.

SOLNESS. — Vraiment ! quelque chose de tout nouveau ? Ce n'est pas du vieux comme ce que je bâtis, moi ?

BROVIK. — Ils trouvent que c'est autre chose, voilà tout.

SOLNESS, *avec amertume*. — Ainsi, c'est chez Ragnar qu'ils sont venus... pendant que j'étais absent !

BROVIK. — Ils sont venus vous voir et vous demander si vous consentiez à vous désister.

SOLNESS, *bondissant*. — Me désister ? Moi ?

BROVIK. — Dans le cas où les dessins de Ragnar vous paraîtraient...

SOLNESS. — Moi ? Céder la place à votre fils ?

BROVIK. — Non, mais lui céder l'affaire. C'est ainsi qu'ils l'entendent.

SOLNESS. — Cela revient au même. (*Avec un rire amer.*) Ah ! c'est ainsi ! Halvard Solness... commencerait à céder la place ! Faire place aux jeunes, aux tout jeunes même ! On veut qu'il fasse place ! Place ! place !

BROVIK. — Mon Dieu ! il y a de la place pour plus d'un...

SOLNESS. — Eh ! il n'y en a pas tant que cela. Mais ce n'est pas là la question. Sachez que je ne reculerai jamais, jamais, devant personne, jamais de mon plein gré ! Jamais au monde, vous dis-je !

BROVIK, *se levant avec difficulté*. — Ainsi je devrai m'en aller sans emporter avec moi aucune certitude, aucune joie, aucune confiance en Ragnar ? Je n'aurai pas vu un seul ouvrage de lui ? Vous voudriez cela ?

SOLNESS, *se détournant à demi, et d'une voix sourde*. — Hem ! Laissez là ces questions.

BROVIK. — Non, il me faut une réponse. Voulez-vous que je quitte ce monde après avoir tout perdu ?

SOLNESS *paraît en proie à une lutte intérieure et s'exprime enfin d'une voix sourde, mais ferme*. — Vous le quitterez comme vous pourrez et comme il vous plaira. BROVIK. — C'est bien. (*Il fait quelques pas dans la pièce.*)

SOLNESS *le suit et dit d'un ton presque désespéré*. — C'est que, voyez-vous, je ne puis agir autrement ! Je suis ainsi fait ! Je ne puis changer ma nature !

BROVIK. — Non, non, j'entends bien, vous ne pouvez pas... (*Il chancelle et s'arrête devant la table placée près du sofa.*) Puis-je prendre un verre d'eau ?

SOLNESS. — Certainement.

(*Il remplit un verre qu'il lui tend.*)

BROVIK. — Merci.

(*Il boit, puis pose le verre. SOLNESS va ouvrir la porte de la salle de dessin.*)

SOLNESS. — Ragnar ! venez reconduire votre père chez lui.

(*RAGNAR se lève vivement et entre dans le cabinet de travail, ainsi que KAJA.*)

RAGNAR. — Qu'avez-vous, père ?

BROVIK. — Donne-moi le bras et partons.

RAGNAR. — Oui. Mets ton manteau, Kaja.

SOLNESS. — Mlle Fosli vous suivra dans un petit instant. Il y a une lettre à écrire.

BROVIK, *jetant un regard à SOLNESS.* — Bonne nuit, dormez bien... si vous pouvez.

SOLNESS. — Bonne nuit.

(*BROVIK et RAGNAR sortent par le vestibule. KAJA s'approche du pupitre. SOLNESS se tient près du fauteuil, baissant la tête.*)

KAJA, *d'une voix mal assurée,* — Il y a une lettre ?...

SOLNESS, *d'un ton bref.* — Non. Il n'y en a pas. (*Il la regarde durement.*) Kaja !

KAJA, *d'une voix basse et anxieuse.* — Plaît-il ?

SOLNESS, *faisant du doigt un signe impératif.* — Venez ici ! Tout de suite !

KAJA, *hésitant.* — Oui...

SOLNESS, *même jeu.* — Plus près.

KAJA, *obéissant.* — Que me voulez-vous ?

SOLNESS, *la regardant un instant.* — Est-ce à vous que je dois cela ?

KAJA. — Non, non, comment pouvez-vous le croire ?

SOLNESS. — Il paraît cependant que vous voulez vous marier.

KAJA, *doucement.* — Ragnar et moi sommes fiancés depuis quatre... cinq ans... et...

SOLNESS. — Et vous trouvez qu'il faut que cela finisse, n'est-ce pas ?

KAJA. — Ragnar et l'oncle disent qu'il le faut. Que me reste-t-il à faire ?

SOLNESS, *d'un ton plus doux.* — Écoutez, Kaja ; avouez qu'au fond vous l'aimez bien un peu, votre Ragnar.

KAJA. — Je l'aimais beaucoup, Ragnar... avant de venir chez vous.

SOLNESS. — Et maintenant ? Plus du tout ?

KAJA, *avec passion, tendant vers lui ses mains jointes.* — Oh ! vous savez bien que je n'aime plus qu'un être au monde. Jamais je n'en aimerai un autre, jamais. SOLNESS. — Oui, vous le dites, mais cela ne vous empêche pas de me quitter, de me laisser ici à me débattre seul au milieu de tout cela.

KAJA. — Mais ne pourrais-je donc pas rester près de vous, même si Ragnar... ? SOLNESS, *avec un geste de dénégation.* — Non, non, non, c'est tout à fait impossible. Si Ragnar me quitte et va travailler pour son propre compte, il aura besoin de vous pour son entreprise.

KAJA, *se tordant les mains.* — Oh ! je crois que je ne pourrai pas me séparer de vous ! Cela me semble tout à fait, tout à fait impossible.

SOLNESS. — En ce cas, tâchez de détourner Ragnar de ces sottises lubies. Épousez-le tant que vous voulez... (*Se reprenant.*) Je veux dire... persuadez-lui de conserver la bonne place qu'il a chez moi. En ce cas, chère Kaja, je pourrai vous garder, vous aussi.

KAJA. — Oh ! oui. Quel bonheur si cela pouvait s'arranger ainsi !

SOLNESS, *lui prenant la tête entre les deux mains, dit doucement.* — C'est que je ne puis me

passer de vous, Kaja. Il faut que je vous aie toujours près de moi.

KAJA, *dans une exaltation nerveuse*. — Oh ! mon Dieu !... Oh ! mon Dieu !

SOLNESS, *lui baisant les cheveux*. — Kaja !... Kaja !...

KAJA, *s'affaissant devant lui*. — Que vous êtes bon pour moi ! Que vous êtes donc bon !

SOLNESS, *violemment*. — Levez-vous, levez-vous donc, de par le... Il me semble entendre quelqu'un.

*(Il l'aide à se relever. Elle se dirige en chancelant vers le pupitre. Mme SOLNESS entre par la porte de droite. C'est une femme maigre, qui semble rongée par le chagrin et chez qui subsistent des traces de beauté. Des boucles blondes tombent sur ses épaules. Elle est vêtue avec élégance, tout de noir. Elle parle assez lentement, d'une voix plaintive.)*

MADAME SOLNESS, *de la porte*. — Harvard !

SOLNESS, *se retournant*. — Ah ! c'est toi, ma chère !

MADAME SOLNESS, *regardant KAJA*. — Il me semble que je viens mal à propos. SOLNESS. — Pas du tout. Mlle Fosli a simplement une petite lettre à écrire. MADAME SOLNESS. — Oui, je vois bien.

SOLNESS. — Tu as quelque chose à me dire, Aline ?

MADAME SOLNESS. — Rien, si ce n'est que le docteur Herdal est dans le petit salon. Peut-être voudrais-tu le voir ?

SOLNESS, *la regardant avec méfiance*. — Hein ?... Il tient donc vraiment à me voir, le docteur, hein ?

MADAME SOLNESS. — Non, il n'y tient pas absolument... Il est venu chez moi et il voudrait en profiter pour te saluer.

SOLNESS, *avec un calme sourire*. — Très bien. En ce cas, tu le prieras d'attendre un peu.

MADAME SOLNESS. — Tu viendras un peu plus tard, n'est-ce pas ?

SOLNESS. — Peut-être. Plus tard, mon amie, plus tard... Dans un instant.

MADAME SOLNESS, *jetant un nouveau regard vers KAJA*. — N'oublie pas de venir, au moins, Halvard.

*(Elle se retire et ferme la porte derrière elle.)*

KAJA, *bas*. — Oh ! mon Dieu, mon Dieu... Mme Solness pense du mal de moi, bien sûr.

SOLNESS. — Oh ! pas du tout. Du moins, pas plus que d'habitude. Cependant, Kaja, il vaut mieux que vous partiez maintenant.

KAJA. — Oui, oui, il faut que je parte.

SOLNESS, *sévèrement*. — Et vous m'arrangerez cette autre affaire, entendez-vous ? KAJA. — Oh ! si cela dépendait de moi, je...

SOLNESS. — Je veux que l'affaire s'arrange, vous dis-je ! Et pas plus tard que demain !

KAJA, *anxieusement*. — S'il n'y a pas d'autre moyen, je consens à rompre avec lui. SOLNESS, *bondissant*. — Rompre ! Ah çà ! vous êtes folle ! Vous voulez rompre ? KAJA, *au désespoir*. — Oui, j'aime mieux cela. Il faut... Il faut que je reste chez vous. Je ne puis vous quitter ! C'est impossible, impossible !

SOLNESS, *n'y tenant plus*. — Et Ragnar, donc, de par le diable ! Mais c'est à Ragnar que je...

KAJA, *le regardant avec épouvante*. — C'est donc pour Ragnar avant tout que... que vous... ?

SOLNESS, *se reprenant*. — Mais non, bien sûr ! Vous ne comprenez donc rien. *(D'une voix douce et caressante.)* C'est vous que je veux garder. C'est vous avant tout,

Kaja. Mais c'est justement pour cela que vous devez décider Ragnar à ne pas quitter sa place.

Allons, allons, rentrez, maintenant.

KAJA. — Oui, oui, bonne nuit.

SOLNESS. — Bonne nuit. *(La retenant.)* Écoutez ! Les dessins de Ragnar sont là, n'est-ce pas ?

KAJA. — Oui, je n'ai pas vu qu'il les ait emportés.

SOLNESS. — Trouvez-les-moi, en ce cas. Je voudrais tout de même les regarder un peu.

KAJA, *joyeusement*. — Oh ! oui, faites cela !

SOLNESS. — Pour vous, chère Kaja. Allons, trouvez-les-moi bien vite, entendez-vous !

*(KAJA passe dans la salle de dessin, fouille anxieusement dans le tiroir de la table, y trouve un carton et l'apporte.)*

KAJA. — Voici tous les dessins.

SOLNESS. — C'est bien. Posez-les sur la table.

KAJA, *déposant le carton*. — Bonsoir. *(D'une voix suppliante.)* Et pensez à moi avec bienveillance.

SOLNESS. — Oh ! je le fais toujours. Bonsoir, chère petite Kaja. *(Regardant la porte de droite.)* Allez, allez !

*(Mme SOLNESS et le Dr HERDAL entrent par la porte de droite. Le docteur est un homme d'un certain âge, replet, au visage rond, satisfait, glabre, à la chevelure blonde, clairsemée. Il porte des lunettes à la monture d'or.)*

MADAME SOLNESS, *à la porte*. — Écoute, Halvard. Le docteur veut s'en aller. SOLNESS. — Allons, entrez.

MADAME SOLNESS, *à KAJA qui éteint la lampe du pupitre*. — Vous avez fini votre lettre, mademoiselle ?

KAJA, *troublée*. — Ma lettre ?...

SOLNESS. — Oui, il n'y avait que quelques mots à écrire.

MADAME SOLNESS. — Bien peu, à ce que je vois.

SOLNESS. — Vous pouvez partir, mademoiselle Fosli. Et venez de bonne heure demain.

KAJA. — Oui, monsieur. Bonsoir, madame.

*(Elle sort par la porte du vestibule.)*

MADAME SOLNESS. — Tu dois être content, Halvard, d'avoir trouvé cette demoiselle ?

SOLNESS. — Certainement. Elle s'entend à tout.

MADAME SOLNESS. — On le voit.

LE DOCTEUR HERDAL. — Elle sait aussi tenir les livres ?

SOLNESS. — Elle a acquis un peu de pratique dans l'espace de ces deux années. Et puis elle est gentille et pleine de bonne volonté.

MADAME SOLNESS. — Oui, cela doit être bien agréable.

SOLNESS. — Sans doute. Surtout quand on n'est pas gâté sous ce rapport.

MADAME SOLNESS, *avec un doux reproche*. — Est-ce à toi de dire cela, Halvard ? SOLNESS. — Oh ! non ! non ! chère Aline. Je te demande pardon.

MADAME SOLNESS. — Il n'y a pas de quoi. C'est dit, docteur ; vous reviendrez tantôt prendre le thé avec nous.

LE DOCTEUR HERDAL. — Dès que j'aurai fait cette visite, je reviendrai.

MADAME SOLNESS. — Merci.

*(Elle sort par la porte de droite.)*

SOLNESS. — Vous êtes pressé, docteur ?

LE DOCTEUR HERDAL. — Du tout.

SOLNESS. — En ce cas, puis-je vous parler un instant ?

LE DOCTEUR HERDAL. — J'en serai enchanté !

SOLNESS. — Asseyons-nous donc.

*(Il indique au docteur la chaise à bascule, et s'assied dans le fauteuil.)*

SOLNESS, *avec un regard scrutateur*. — Dites-moi... N'avez-vous rien remarqué chez Aline ?

LE DOCTEUR HERDAL. — Tout à l'heure ?

SOLNESS. — Oui. Quand elle était là devant moi... n'avez-vous rien remarqué ?

LE DOCTEUR HERDAL, *souriant*. — Pardieu ! Il n'était pas difficile de voir que... votre femme... hem !...

SOLNESS. — Allons !

LE DOCTEUR HERDAL. — Que votre femme regarde de travers cette demoiselle Fosli.

SOLNESS. — Rien d'autre ? Je l'avais remarqué moi-même.

LE DOCTEUR HERDAL. — Il n'y a là, après tout, rien de bien étonnant.

SOLNESS. — Que voulez-vous dire ? <

LE DOCTEUR HERDAL. — Il n'est pas étonnant qu'elle n'aime pas voir sans cesse une autre femme à vos côtés.

SOLNESS. — Non, non, vous avez peut-être raison et Aline aussi. Mais à cela... il n'y a rien à faire.

LE DOCTEUR HERDAL. — Ne pourriez-vous pas prendre un commis ?

SOLNESS. — Le premier galopin venu ? Merci, cela ne ferait pas mon affaire.

LE DOCTEUR HERDAL. — Mais si votre femme... Faible comme elle est... ne peut pas supporter cela ?

SOLNESS. — Ma foi, tant pis... Kaja Fosli doit rester ici... il le faut... Je ne peux la remplacer par personne.

LE DOCTEUR HERDAL. — Par personne ?

SOLNESS, *d'un ton bref*. — Non, par personne.

LE DOCTEUR HERDAL, *approchant son siège de celui de SOLNESS*. — Écoutez-moi, mon cher monsieur Solness, me permettez-vous de vous poser une question d'ami ?

SOLNESS. — Parlez.

LE DOCTEUR HERDAL. — Les femmes, voyez-vous... ont un vrai flair dans certaines matières...

SOLNESS. — Oui, vous avez raison, mais... ?

LE DOCTEUR HERDAL. — Écoutez-moi. L'aversion que votre femme éprouve pour cette Kaja Fosli... ?

SOLNESS. — Eh bien ?

LE DOCTEUR HERDAL. — Cette aversion insurmontable serait-elle tout à fait... tout à fait sans motif ?

SOLNESS *le regarde et se lève de son siège*. — Ah ! nous y voilà donc !

LE DOCTEUR HERDAL. — Ne m'en veuillez pas pour cette question, mais n'y en aurait-il vraiment aucun ?

SOLNESS, *d'un ton bref et décidé*. — Non.

LE DOCTEUR HERDAL. — Ainsi, pas le moindre motif ?

SOLNESS. — Il n'y en a pas d'autre que le caractère soupçonneux de ma femme.

LE DOCTEUR HERDAL. — Je sais que vous avez connu plus d'une femme dans votre vie.

SOLNESS. — Oui, j'en ai connu assez.

LE DOCTEUR HERDAL. — Et vous avez trouvé goût à plusieurs d'entre elles.

SOLNESS. — Eh ! oui, je n'en disconviens pas.

LE DOCTEUR HERDAL. — Voyons... n'y aurait-il rien de pareil dans... le cas présent ? Je parle de Mlle Fosli.

SOLNESS. — Non, rien du tout... de mon côté.

LE DOCTEUR HERDAL. — Et du sien ?

SOLNESS. — Je crois, docteur, que vous n'avez aucun droit à me poser cette question.

LE DOCTEUR HERDAL. — Nous parlions du flair de votre femme.

SOLNESS. — Soit ! Et, quant à cela... (*Baissant la voix.*) Aline a assez bon flair, comme vous dites.

LE DOCTEUR HERDAL. — Eh bien ! que vous disais-je ?

SOLNESS, *se rasseyant*. — Ecoutez-moi, docteur Herdal... je vais vous conter une histoire étrange. Voulez-vous ?

LE DOCTEUR HERDAL. — J'aime bien les histoires étranges.

SOLNESS. — Vous vous souvenez peut-être que j'ai pris à mon service Knut Brovik et son fils, dans un moment où le vieux était complètement coulé ?

LE DOCTEUR HERDAL. — Oui, j'ai entendu parler de cela.

SOLNESS. — Il faut dire que ce sont au fond des hommes compétents l'un et l'autre, très doués chacun à sa façon. Mais voilà que le fils a l'idée de se fiancer. Et naturellement, une fois marié, il se mettrait à bâtir pour son propre compte. Ils ont tous la même chose en tête, les jeunes.

LE DOCTEUR HERDAL, *riant*. — Oui, ils ont la mauvaise habitude de vouloir se marier.

SOLNESS. — Mais cela ne ferait pas mon affaire. Ragnar m'est utile ; son père aussi. Il a un talent du diable pour calculer la résistance, le cubage, et pour toute cette sacrée besogne, voyez-vous.

LE DOCTEUR HERDAL. — Oui, oui, cela aussi fait partie du métier.

SOLNESS. — Eh oui ! Or Ragnar tenait absolument à travailler pour son compte. Impossible de s'y opposer.

LE DOCTEUR HERDAL. — Et cependant il est toujours chez vous.

SOLNESS. — Oui, vous allez voir. Un jour Kaja Fosli est venue les trouver pour une affaire quelconque. Elle n'était encore jamais venue ici. En les voyant éperdus l'un devant l'autre, une idée m'est venue : si je pouvais la décider à travailler chez moi, je pourrais peut-être garder Ragnar.

LE DOCTEUR HERDAL. — C'était assez bien imaginé.

SOLNESS. — Oui, mais, ce jour-là, il n'y a pas eu un mot d'échangé à ce sujet. Je n'ai fait que la regarder bien en face... avec la ferme intention de l'avoir ici, près de moi. Puis je lui ai dit quelques paroles aimables... sur le premier sujet venu. Après quoi, elle est repartie.

LE DOCTEUR HERDAL. — Et après ?

SOLNESS. — Mais voilà que, le lendemain, vers le soir, après le départ du vieux Brovik et de Ragnar, elle revint chez moi et se comporta tout comme si nous nous étions mis d'accord.

LE DOCTEUR HERDAL. — D'accord ? sur quoi ?

SOLNESS. — Mais sur tout ce que j'avais pensé, rien que pensé, sans en dire un seul mot.

LE DOCTEUR HERDAL. — C'est vraiment bien étrange.

SOLNESS. — N'est-ce pas ? Elle m'a simplement demandé quelles seraient ses occupations, si elle devait commencer son service dès le lendemain matin, et d'autres choses du même genre.

LE DOCTEUR HERDAL. — Ne pensez-vous pas qu'elle a fait cela pour rester auprès de celui qu'elle aime ?

SOLNESS. — C'est ce que j'ai commencé par croire ; mais non, ce n'était pas cela. Elle semble s'être détachée de lui, en entrant chez moi.

LE DOCTEUR HERDAL. — Vous voulez dire qu'elle s'est attachée à vous ?

SOLNESS. — Absolument. Quand je me tiens derrière elle et que je la regarde, j'ai remarqué qu'elle le sent. Elle a des frissons, des tressaillements sitôt que je l'approche. Que dites-vous de cela ?

LE DOCTEUR HERDAL. — Hem !... Ce n'est pas si difficile à expliquer.

SOLNESS. — Et ce que je viens de vous raconter ? Sa conviction d'avoir entendu de ma bouche

ce que je m'étais contenté de penser et de vouloir... en silence, à part moi, dans mon for intérieur. Qu'en dites-vous ? Pouvez-vous m'expliquer cela, docteur ?

LE DOCTEUR HERDAL. — Ce n'est pas évident.

SOLNESS. — J'en étais sûr d'avance. Aussi n'ai-je jamais voulu en parler avant aujourd'hui... Mais tout cela, voyez-vous, m'embarrasse diablement à la longue : je suis là, du matin au soir, feignant de... Et cela me donne des torts envers elle, la pauvre fille. (*Avec violence.*) Mais je ne puis faire autrement. Si elle s'en va, je perds Ragnar.

LE DOCTEUR HERDAL. — Et vous n'avez pas expliqué tout cela à votre femme.

SOLNESS. — Non.

LE DOCTEUR HERDAL. — Pourquoi ne pas l'avoir fait ?

SOLNESS, *le regardant fixement, d'une voix étouffée.* — Parce que... parce que, en laissant Aline être injuste avec moi, il me semble que je m'impose une sorte de torture bienfaisante.

LE DOCTEUR HERDAL, *secouant la tête.* — Je ne comprends pas un traître mot à ce que vous dites.

SOLNESS. — Tenez... c'est comme une espèce d'acompte qui réduirait, ne serait-ce que de quelques sous, une énorme, une terrible dette...

LE DOCTEUR HERDAL. — Envers votre femme ?

SOLNESS. — Oui. Et cela soulage toujours un peu. On peut respirer un instant, vous comprenez ?

LE DOCTEUR HERDAL. — Non. Dieu me damne, si je comprends un mot...

SOLNESS, *brusquement, en se levant.* — Allons, c'est bon... nous n'en parlerons plus. (*Il gagne le fond, revient sur ses pas et s'arrête près de la table. Regardant le docteur et souriant avec malice.*) Dites donc, docteur ! Vous croyez m'avoir tiré les vers du nez, cette fois ?

LE DOCTEUR HERDAL, *avec un peu d'humeur.* — Tiré les vers du nez ? Je continue à ne pas saisir, maître Solness.

SOLNESS. — Eh ! avouez-le donc ! Je l'ai assez remarqué, vous savez.

LE DOCTEUR HERDAL. — Qu'avez-vous remarqué ?

SOLNESS, *lentement, baissant la voix.* — Que vous venez ici pour m'observer sans en avoir l'air.

LE DOCTEUR HERDAL. — Moi ? Et pourquoi ferais-je cela, grand Dieu ! SOLNESS. — Parce que vous me croyez... (*Explosant.*) Eh ! par tous les diables ! vous croyez ce que croit Aline.

LE DOCTEUR HERDAL. — Et que croit-elle donc, elle ?

SOLNESS, *se maîtrisant de nouveau.* — Elle commence à croire que je suis... comment dire... que je suis... malade.

LE DOCTEUR HERDAL. — Vous, malade ? Jamais elle ne m'en a dit un mot. Voyons, qu'avez-vous donc, mon ami ?

SOLNESS, *se penchant sur le dossier du siège où est assis le docteur, lui parle à l'oreille.* — Aline croit que je suis fou. Voilà ce qu'elle croit.

LE DOCTEUR HERDAL, *se levant.* — Voyons ! mon cher monsieur Solness. SOLNESS. —

Que Dieu me vienne en aide... C'est ainsi. Et elle vous l'a persuadé, à vous aussi. Et moi, docteur, je peux vous assurer que je... que je vous ai bien observé, allez. On ne m'a pas si facilement, sachez-le.

LE DOCTEUR HERDAL, *le regardant avec étonnement.* — Jamais, maître Solness... jamais pareille idée ne m'a traversé l'esprit.

SOLNESS, *avec un sourire de doute.* — Vraiment ? Jamais ?

LE DOCTEUR HERDAL. — Non, jamais ! Ni à votre femme non plus, assurément. J'en ferais le serment.

SOLNESS. — Je ne vous le conseillerais pas. Car, jusqu'à un certain point, voyez-vous, elle

pourrait... elle pourrait avoir ses raisons pour le croire !

LE DOCTEUR HERDAL. — Ah ! non. Je vous dirai à la fin...

SOLNESS, *faisant un geste pour l'interrompre*. — C'est bien, cher docteur... N'en parlons plus. Il vaut mieux que chacun garde son idée. (*Changeant de ton, avec calme et gaieté.*) Mais alors, docteur... dites donc... ?

LE DOCTEUR HERDAL. — Quoi ?

SOLNESS. — Puisque vous ne me croyez pas... Comment dirais-je... malade... dérangé... enfin fou... ou quelque chose d'approchant...

LE DOCTEUR HERDAL. — Eh bien ?

SOLNESS. — Eh bien ! vous devez vous imaginer que je suis un homme bien heureux, dites ?

LE DOCTEUR HERDAL. — M'imaginer seulement ?

SOLNESS. — Non, non, pardieu ! Comment ? Solness, le constructeur Halvard Solness...

Excusez du peu !

LE DOCTEUR HERDAL. — En effet, je dois dire que vous avez été, à mon avis, singulièrement favorisé par la fortune.

SOLNESS, *réprimant un sourire amer*. — C'est vrai ; je n'ai pas le droit de me plaindre.

LE DOCTEUR HERDAL. — D'abord l'incendie de ce vieux nid de chouettes. Ce fut une vraie chance pour vous.

SOLNESS, *gravement*. — N'oubliez pas que, pour Aline, ce fut la destruction du foyer de sa famille.

LE DOCTEUR HERDAL. — Oui, elle en a éprouvé un profond chagrin, elle. SOLNESS. — Elle n'en est pas encore remise. Ces douze ans n'y ont rien fait.

LE DOCTEUR HERDAL. — Le coup le plus dur, c'est ce qui est venu après.

SOLNESS. — Les deux coups réunis l'ont abattue.

LE DOCTEUR HERDAL. — Mais vous, vous-même, votre triomphe date de là. Du pauvre garçon de la campagne que vous étiez au début, vous voici le premier parmi vos confrères. Vraiment, maître Solness, la fortune vous a été propice.

SOLNESS, *avec un regard farouche*. -- C'est justement là ce qui me tourmente.

LE DOCTEUR HERDAL. — Ce qui vous tourmente ! D'avoir eu de la chance ? SOLNESS. — Cela ne me laisse pas un instant de repos... pas un. Car il faut bien qu'un jour il y ait un retour des choses.

LE DOCTEUR HERDAL. — Balivernes ! Comment arriverait-il ?

SOLNESS, *fermement*. — Par la jeunesse.

LE DOCTEUR HERDAL. — Bah ! la jeunesse ! Vous n'êtes pas encore une ruine, que je sache. Ah ! non. Vous êtes plus solidement établi ici que vous ne l'avez jamais été.

SOLNESS. — Il y aura un retour des choses, j'en ai le pressentiment. Je le sens approcher. D'abord tel ou tel autre me demandera de lui céder la place. Et tous se précipiteront derrière lui en criant : Place, place, place ! Vous allez voir, docteur, vous allez voir ! Un jour, la jeunesse viendra frapper à ma porte.

LE DOCTEUR HERDAL, *souriant*. — Eh bien, après ? Quoi ?

SOLNESS. — Quoi ?... Alors, c'en sera fait du constructeur Solness.

(*On frappe à la porte de gauche.*)

SOLNESS, *tressaillant*. — Qu'est-ce que c'est ! Vous avez entendu ?

LE DOCTEUR HERDAL. — On frappe à la porte.

SOLNESS, *élevant la voix*. — Entrez !

(*HILDE WANGEL entre par la porte du vestibule. Elle est de taille moyenne, svelte et bien faite. Son visage est légèrement bruni par le soleil. Elle porte une tenue de randonnée, jupe un peu*

*relevée, col et chapeau marins, sac au dos, et un bâton à la main.)*

HILDE WANGEL, *se dirigeant vers SOLNESS, les yeux brillants de joie.* — Bonsoir!

SOLNESS, *la regardant étonné.* — Bonsoir.

HILDE, *souriant.* — Je crois que vous ne me reconnaissez pas.

SOLNESS. — Non... je dois avouer que...

LE DOCTEUR HERDAL. — Mais moi, mademoiselle, je vous reconnais.

HILDE, *gaiement.* — Comment ! c'est vous qui...

LE DOCTEUR HERDAL. — Mais oui, c'est moi. (*À SOLNESS.*) Nous nous sommes rencontrés cet été là-haut, dans un chalet. (*À HILDE.*) Et ces autres dames ? Que sont-elles devenues ?

HILDE. — Oh ! elles ont continué leur chemin vers l'ouest.

LE DOCTEUR HERDAL. — Elles auront été choquées du tapage que nous avons fait ce soir-là.

HILDE. — Je crois que oui.

LE DOCTEUR HERDAL, *la menaçant du doigt.* — Avouez que vous avez été un peu coquette avec nous.

HILDE. — C'est plus amusant que de tricoter des bas en compagnie de vieilles dames. LE

DOCTEUR HERDAL, *souriant.* — Vous avez parfaitement raison.

SOLNESS. — Vous êtes arrivée ce soir ?

HILDE. — Je viens d'arriver.

LE DOCTEUR HERDAL. — Vous êtes seule, mademoiselle Wangel ?

HILDE. — Eh oui !

SOLNESS. — Wangel ? Vous vous appelez Wangel ?

HILDE, *le regardant avec un étonnement enjoué.* — Mais oui, avec votre permission.

SOLNESS. — Votre père n'est-il pas médecin de district à Lysanger ?

HILDE, *même jeu.* — Que serait-il, sinon ?

SOLNESS. — En ce cas, nous nous sommes rencontrés là-haut, l'été où j'ai ajouté une tour à votre vieille église.

HILDE, *d'un ton plus sérieux.* — Oui, ce fut cet été-là.

SOLNESS. — Eh ! il s'est écoulé du temps depuis lors.

HILDE, *le regardant fixement.* — Juste dix ans.

SOLNESS. — Vous étiez enfant, je suppose.

HILDE, *négligemment.* — Oh ! j'avais douze ou treize ans tout de même.

LE DOCTEUR HERDAL. — C'est la première fois que vous venez ici, mademoiselle Wangel ?

HILDE. — Certainement.

SOLNESS. — Et vous n'y connaissez personne, sans doute ?

HILDE. — Personne d'autre que vous. C'est vrai, je connais aussi votre femme.

SOLNESS. — Vraiment ? Vous connaissez ma femme ?

HILDE. — Oh ! très peu. Nous avons été quelques jours ensemble à l'établissement où elle faisait sa cure.

SOLNESS. — Ah ! oui, là-haut.

HILDE. — Elle m'a engagée à venir la voir si je passais par ici. (*Souriant.*) Elle n'avait pas besoin, d'ailleurs, de m'y inviter.

SOLNESS. — Cela m'étonne, qu'elle ne m'en ait jamais parlé.

(*HILDE pose son bâton près du poêle. Puis elle détache son sac et le pose sur le sofa, ainsi que son plaid. HERDAL essaie de l'aider. SOLNESS la regarde faire, sans bouger.*)

HILDE, *s'approchant de SOLNESS.* — Très bien. Maintenant, j'aimerais bien que vous m'hébergiez pour la nuit.

SOLNESS. — Cela pourra très bien s'arranger.

HILDE. — C'est que je n'ai pas d'autre tenue que celle que je porte. À part des sous-vêtements dans mon sac, qui ont besoin d'être lavés, car ils sont très sales.

SOLNESS. — Allons, allons. On vous arrangera cela. Il faut seulement que je dise à ma femme...

LE DOCTEUR HERDAL. — Pendant ce temps, j'irai voir mon malade.

SOLNESS. — Oui, allez et revenez.

LE DOCTEUR HERDAL, *gaiement, en jetant un regard à HILDE.* — Vous pouvez y compter. (*Souriant.*) Vous avez deviné juste, tout de même, monsieur Solness.

SOLNESS. — Comment cela ?

HERDAL. — La jeunesse est venue frapper à votre porte.

SOLNESS, *s'animant.* — Oui ; ce n'est pas ainsi que je l'entendais.

HERDAL. — Non, non, c'est vrai.

(*Il sort par la porte du vestibule. SOLNESS ouvre celle de droite.*)

SOLNESS, *le dos tourné.* — Aline ! viens, je t'en prie. Il y a ici une demoiselle Wangel que tu connais.

MADAME SOLNESS, *paraissant à la porte.* — Qui cela ? (*Apercevant HILDE.*) Ah ! c'est vous, mademoiselle ! (*Elle s'approche de HILDE et lui tend la main.*) Vous voici donc dans notre ville ?

SOLNESS. — Mlle Wangel vient d'arriver et elle demande à passer la nuit chez nous.

MADAME SOLNESS. — Chez nous ? J'en serai charmée.

SOLNESS. — Tu comprends... pour avoir le temps de mettre ses vêtements en ordre.

MADAME SOLNESS, *à HILDE.* — Je tâcherai de vous aider de mon mieux. C'est le moins que je puisse faire. On apportera sans doute votre malle ?

HILDE. — Je n'ai pas de malle.

MADAME SOLNESS. — Enfin, cela s'arrangera, j'espère. Mais attendez-moi un peu chez mon mari. Je tâcherai de vous préparer une bonne chambre.

SOLNESS. — Ne pourrions-nous pas lui donner une des chambres d'enfant ? Elles sont toutes prêtes.

MADAME SOLNESS. — Oh ! oui. Il y a là plus de place qu'il n'en faut. (*À HILDE.*) Asseyez-vous et reposez-vous un peu.

(*Elle sort par la droite. HILDE, les mains croisées derrière le dos, se promène dans la pièce, regardant tantôt un objet, tantôt un autre. SOLNESS, les mains également croisées derrière le dos, la regarde faire, debout près de la table.*)

HILDE, *s'arrêtant et le fixant du regard.* — Vous avez plusieurs chambres d'enfant, vous ?

SOLNESS. — Il y a trois chambres d'enfant dans la maison.

HILDE. — Tant que cela ? Vous avez toute une quantité d'enfants ?

SOLNESS. — Non, nous n'avons pas d'enfants. Mais vous nous en tiendrez lieu un moment.

HILDE. — Oui, cette nuit. Vous ne m'entendrez pas crier. J'essaierai de dormir comme une souche.

SOLNESS. — Vous êtes bien fatiguée, je pense.

HILDE. — Pas du tout ! mais cela n'empêche pas... C'est si bon de rêver, couchée dans son lit.

SOLNESS. — Vous rêvez donc, de temps en temps, la nuit ?

HILDE. — Bien sûr ! Presque toujours.

SOLNESS. — Et à quoi rêvez-vous, en général ?

HILDE. — Je ne vous dirai pas cela ce soir. Une autre fois... peut-être.

(*Elle se remet à parcourir la pièce, s'arrête devant le pupitre, feuillette négligemment les livres et regarde les papiers.*)

SOLNESS, *s'approchant d'elle.* — Vous cherchez quelque chose ?

HILDE. — Non, je regarde. (*Se tournant vers lui.*) On n'en a pas le droit, peut-être ? SOLNESS.  
— Si, faites toujours.

HILDE. — C'est vous qui écrivez dans ce grand registre ?

SOLNESS. — Non, c'est la secrétaire.

HILDE. — Une femme ?

SOLNESS, *souriant*. — Apparemment.

HILDE. — Une femme qui est, comme ça, à votre service ?

SOLNESS. — Oui.

HILDE. — Elle est mariée, cette femme ?

SOLNESS. — Non, c'est une jeune fille.

HILDE. — Ah ! très bien.

SOLNESS. — Mais elle va probablement se marier bientôt.

HILDE. — Je l'en félicite.

SOLNESS. — Mais on ne peut pas m'en féliciter, moi. Car cela me privera de son aide !

HILDE. — Vous ne pouvez trouver personne qui la vaille ?

SOLNESS. — Voudriez-vous prendre sa place et tenir mes livres ?

HILDE, *le toisant*. — Vous le croyez vraiment !... Merci, n'y comptez pas.

(*Elle recommence sa promenade et finit par s'asseoir sur la chaise à bascule. SOLNESS reprend sa place près de la table.*)

HILDE, *comme si elle continuait la phrase*. — ... Car j'ai bien autre chose à faire. (*Elle le regarde en souriant.*) N'êtes-vous pas du même avis ?

SOLNESS. — Naturellement. D'abord vous devez faire le tour des magasins pour vous mettre à la dernière mode.

HILDE, *gaiement*. — Non, il vaut mieux que je m'en abstienne.

SOLNESS. — Pourquoi ?

HILDE. — C'est que, voyez-vous, j'ai dépensé mon dernier sou.

SOLNESS, *souriant*. — Ainsi, pas plus d'argent que de malle !

HILDE. — Non. Mais, zut !... je m'en moque à présent.

SOLNESS. — Savez-vous que vous me plaisez ainsi.

HILDE. — Seulement ainsi ?

SOLNESS. — De toutes les façons. (*Il s'assied dans le fauteuil.*) Votre père vit-il encore ?

HILDE. — Oui, mon père est vivant.

SOLNESS. — Et vous venez probablement étudier ici ?

HILDE. — Non, je n'y ai jamais songé.

SOLNESS. — Mais vous comptez y demeurer quelque temps, je pense ?

HILDE. — Cela dépend.

(*Elle se balance quelques instants, en regardant SOLNESS tantôt sérieusement, tantôt en réprimant un sourire. Puis elle ôte son chapeau et le pose sur la table.*)

HILDE. — Maître Solness ?

SOLNESS. — Quoi ?

HILDE. — Vous êtes bien oublieux, n'est-ce pas ?

SOLNESS. — Oublieux ? Pas que je sache.

HILDE. — Alors vous ne voulez pas que nous causions de ce qui s'est passé là-haut ?

SOLNESS, *un instant interloqué*. — Là-haut ? À Lysanger ? (*Avec indifférence.*) Il n'y a rien à en dire, me semble-t-il.

HILDE, *avec un regard de reproche*. — Voyons ! pourquoi dites-vous cela ?

SOLNESS. — Eh bien ! Parlez-m'en vous-même.

HILDE. — Quand le clocher a été achevé, il y a eu grande fête chez nous.

SOLNESS. — Oui, c'est un jour que je n'oublierai jamais.

HILDE, *souriant*. — Vraiment ? C'est gentil à vous !

SOLNESS. — Gentil ?...

HILDE. — Il y avait de la musique devant l'église, et des centaines, des centaines de gens. Nous autres, fillettes de l'école, nous étions vêtues de blanc et chacune de nous tenait un drapeau.

SOLNESS. — Ah ! oui, ces drapeaux, je m'en souviens bien !

HILDE. — Vous êtes monté sur l'échafaudage, jusqu'en haut, tout en haut. Et vous teniez une grande couronne de feuillage à la main. Et cette couronne, vous l'avez suspendue à la girouette.

SOLNESS, *l'interrompant d'un ton bref*. — C'était mon habitude, en ce temps-là, une vieille tradition.

HILDE. — Cela faisait un tel effet de vous voir ainsi, d'en bas. « S'il allait tomber, lui, le constructeur ! »

SOLNESS, *comme pour détourner le cours de la conversation*. — Oui, oui, oui, cela aurait bien pu arriver. Car une de ces diables de petites filles en blanc se démenait tant et criait si fort en me regardant...

HILDE, *avec une joie exubérante*. — « Vive maître Solness ! » Oh ! oui.

SOLNESS. — Et agitait si bien son drapeau que je... que j'en eus presque le vertige.

HILDE, *gravement, baissant la voix*. — Cette diable de petite fille... c'était moi.

SOLNESS, *la regardant fixement*. — J'en suis sûr, maintenant. C'était bien vous.

HILDE, *s'animant de nouveau*. — C'est qu'il y avait là quelque chose de si beau, de si émouvant ! Je ne croyais pas qu'il y eût un autre constructeur, dans le monde entier, qui pût bâtir un clocher aussi haut. Et de vous voir là, tout en haut ! en chair et en os ! Et de voir que vous n'aviez pas le moindre vertige ! C'est cela surtout... c'est cela... qui était vertigineux.

SOLNESS. — Mais comment pouviez-vous être sûre que je...

HILDE, *l'arrêtant du geste*. — Eh bien ! par exemple ! Je le sentais intérieurement. Comment auriez-vous fait, autrement, pour chanter là-haut ?

SOLNESS, *la regardant avec étonnement*. — Pour chanter ? J'aurais chanté, moi ?

HILDE. — Certainement.

SOLNESS, *secouant la tête*. — Je n'ai jamais chanté de ma vie.

HILDE. — À ce moment-là, vous avez chanté, on entendait dans l'air des accords de harpe.

SOLNESS, *pensif*. — Tout cela est bien étrange.

HILDE, *après un instant de silence, regarde SOLNESS et parle d'une voix contenue*. — Mais c'est après cela... c'est après cela qu'est venu l'essentiel.

SOLNESS. — L'essentiel ?

HILDE, *les yeux pétillants*. — Il est inutile que je vous le rappelle, n'est-ce pas ? SOLNESS. — Si, si, rappelez-le-moi un peu.

HILDE. — Vous devez vous souvenir du grand dîner qu'on vous a donné au cercle ? SOLNESS. — Je m'en souviens très bien. C'était le même soir, sans doute, puisque je suis parti le lendemain.

HILDE. — Vous étiez invité à passer la soirée chez nous, après le cercle.

SOLNESS. — Parfaitement, mademoiselle. C'est étonnant comme tous ces petits faits se sont gravés dans votre mémoire.

HILDE. — Ces petits faits ! Vous êtes bon, vous ! C'est peut-être un petit fait aussi que je me sois trouvée seule dans le salon quand vous êtes entré ?

SOLNESS. — Vous étiez donc seule ?

HILDE, *sans répondre*. — Cette fois-là vous ne m'avez pas appelée « diable de petite fille ».

SOLNESS. — Non, je me serais gardé de le faire.

HILDE. — Vous m'avez dit que j'étais délicieuse dans ma robe blanche et que j'avais l'air d'une petite princesse.

SOLNESS. — Cela devait être vrai, mademoiselle Wangel. Et puis, je me sentais, ce jour-là, si joyeux, si libre.

HILDE. — Et vous avez ajouté que, lorsque je serais grande, je serais votre princesse.

SOLNESS, *avec un demi-sourire*. — Tiens, tiens, j'ai dit cela aussi ?

HILDE. — Oui, vous l'avez dit. Et quand je vous ai demandé combien de temps je devais attendre, vous m'avez répondu que, dans dix ans, vous reviendriez, comme un troll, pour m'enlever, pour me conduire en Espagne, ou je ne sais où. Une fois là-bas, vous me promettiez de m'acheter un royaume.

SOLNESS, *avec le même sourire qu'avant*. — Oui, après un bon repas on est très généreux. Mais est-ce donc vrai que j'ai dit tout cela ?

HILDE, *avec un rire silencieux*. — Oui. Et vous avez même dit le nom de ce royaume.

SOLNESS. — Vraiment ?

HILDE. — Il devait s'appeler le Royaume d'Orangia.

SOLNESS. — Un nom très appétissant, ma foi !

HILDE. — Il m'a déçu. Vous aviez l'air de vous moquer de moi.

SOLNESS. — Et ce n'était certes pas le cas.

HILDE. — Non, on n'aurait pu le croire après ce que vous avez fait ensuite.

SOLNESS. — Qu'ai-je donc pu faire, grand Dieu ?

HILDE. — Il ne manquerait plus que vous l'eussiez oublié ! On se souvient de pareille chose, à ce qu'il me semble.

SOLNESS. — Oui, oui, mettez-moi un peu sur la voie et il est probable que... Voyons ?

HILDE, *le regardant fixement*. — Vous m'avez prise dans vos bras et vous m'avez embrassée, maître Solness.

SOLNESS, *ouvrant la bouche et se levant*. — Comment ? J'ai fait cela ?

HILDE. — Vous l'avez fait ; parfaitement. Vous m'avez prise dans vos deux bras, penchée en arrière et embrassée je ne sais combien de fois.

SOLNESS. — Voyons, chère mademoiselle Wangel !...

HILDE, *se levant*. — Vous n'allez pas nier cela, au moins ?

SOLNESS. — Si, je le nie absolument !

HILDE, *le regardant d'un air railleur*. — C'est parfait.

*(Elle lui tourne le dos, s'en va lentement jusqu'au poêle et reste là, immobile, les mains derrière le dos, sans se retourner. Un court silence.)*

SOLNESS, *la suivant avec hésitation*. — Mademoiselle Wangel ? *(HILDE se tait et ne bouge pas.)* Ne restez donc pas là, comme pétrifiée. Ce que vous venez de dire, il faut que vous l'ayez rêvé. *(Posant la main sur le bras de HILDE)* Ecoutez-moi.

*(HILDE fait du bras un mouvement d'impatience.)*

SOLNESS, *comme frappé d'une pensée*. — Ou plutôt... Attendez donc !... Il y a là quelque chose de plus mystérieux. Vous allez voir !

*(HILDE ne bouge pas.)*

SOLNESS, *sourdement, mais en appuyant sur les mots*. — Il faut que j'aie pensé tout cela. Il faut que je l'aie voulu, que je l'aie désiré, que j'en aie eu envie. Et alors... Ne serait-ce pas ainsi que cela s'est passé ?

*(HILDE continue à se taire.)*

SOLNESS, *avec impatience*. — Eh bien, oui ! le diable m'emporte ! Je l'ai fait, voilà ! HILDE, *tournant à demi la tête sans le regarder*. — Vous avouez donc ?

SOLNESS. — Oui. Tout ce que vous voudrez.

HILDE. — Que vous m'avez prise dans vos bras ?

SOLNESS. — Oui, oui.

HILDE. — Que vous m'avez penchée en arrière ?

SOLNESS. — Presque jusqu'à terre.

HILDE. — Que vous m'avez embrassée ?

SOLNESS. — Oui, je vous ai embrassée.

HILDE. — Plusieurs fois ?

SOLNESS. — Autant de fois qu'il vous plaira.

HILDE, *se tournant vivement vers SOLNESS, les yeux brillants de joie comme avant.* — Vous voyez bien que j'ai fini par vous faire tout avouer.

SOLNESS, *souriant.* — Et dire que j'ai pu oublier une chose pareille !

HILDE, *de nouveau un peu boudeuse, s'éloignant de lui.* — Oh ! vous en avez tant embrassées dans votre vie, j'imagine !

SOLNESS. — Non, vous me jugez mal.

(*HILDE s'assied dans le fauteuil. SOLNESS se tient debout, en s'appuyant sur la chaise à bascule.*)

SOLNESS, *la regardant attentivement.* — Mademoiselle Wangel ?

HILDE. — Eh bien ?

SOLNESS. — Voyons ! que s'est-il passé ensuite ? Comment tout cela a-t-il fini... entre nous ?

HILDE. — Il ne s'est plus rien passé. Vous le savez bien. Les invités sont venus et alors... Zut !

SOLNESS. — Oui, c'est juste ! Les invités. Dire que je l'avais également oublié. HILDE. — Allons donc ! vous n'avez rien oublié. Vous avez un peu honte, voilà tout. Pareilles choses ne s'oublient pas, que je sache.

SOLNESS. — Non, on ne devrait pas les oublier.

HILDE, *avec une nouvelle animation, regardant SOLNESS.* — Auriez-vous également oublié la date de ce jour ?

SOLNESS. — La date ?

HILDE. — Oui, la date du jour où vous avez suspendu la couronne en haut de la tour ? Allons ! dites-la vite !

SOLNESS. — Hem !... la date même, je l'ai oubliée. Je sais seulement qu'il y a dix ans de cela... C'était vers l'automne.

HILDE, *inclinant la tête à plusieurs reprises.* — Il y a dix ans. Le 19 septembre.

SOLNESS. — Oui, c'est à peu près cela. Vous vous en souvenez, vous ! (*Frappé.*) Mais attendez donc !... Oui, c'est bien le 19 septembre aujourd'hui.

HILDE. — Oui, c'est le 19 septembre. Et les dix ans sont écoulés. Et vous n'êtes pas venu, comme vous l'aviez promis.

SOLNESS. — Promis. Vous voulez dire comme je vous en avais menacée, pour vous effrayer.

HILDE. — Il n'y avait pas là de quoi m'effrayer, que je sache.

SOLNESS. — Eh bien ! Pour me moquer de vous, si vous aimez mieux.

HILDE. — Était-ce là tout ce que vous vouliez ? Vous moquer de moi ?

SOLNESS. — Ou plutôt plaisanter un peu. Aussi vrai que j'existe, je ne me souviens pas de tout cela. Mais cela doit s'être passé ainsi. Vous n'étiez qu'une enfant à cette époque.

HILDE. — Oh ! peut-être pas si enfant que cela. Pas la fillette que vous croyez. SOLNESS, *la regardant d'un air scrutateur.* — Avez-vous pu sérieusement croire, tout ce temps, que je reviendrais ?

HILDE, *dissimulant un sourire à moitié moqueur*. — Oui, bien sûr ! Je croyais que vous reviendriez.

SOLNESS. — Que je reviendrais près de vous pour vous prendre avec moi ?

HILDE. — Comme un troll... Oui.

SOLNESS. — Pour vous faire princesse ?

HILDE. — Puisque vous me l'aviez promis.

SOLNESS. — Et enfin pour vous donner un royaume ?

HILDE, *les yeux au plafond*. — Pourquoi pas ? Pas absolument un royaume ordinaire, un royaume comme les autres.

SOLNESS. — Mais quelque chose qui vaut tout autant.

HILDE. — Au moins. (*Elle le regarde un instant.*) Qui peut bâtir les plus hautes tours du monde peut bien donner un royaume, d'une façon ou d'une autre : voilà ce que je me disais.

SOLNESS, *hochant la tête*. — Je ne vous comprends guère, mademoiselle Wangel.

HILDE. — Vraiment ? Il me semble pourtant que je parle clairement !

SOLNESS. — Non, je ne sais si vous pensez tout ce que vous dites, ou si vous plaisantez...

HILDE. — Si je me moque ? Moi aussi ?

SOLNESS. — Justement, si vous vous moquez de nous deux. (*Il la regarde.*) Y a-t-il longtemps que vous me savez marié ?

HILDE. — Oui, je l'ai su tout de suite. Pourquoi me demandez-vous cela ? SOLNESS, *négligemment*. — Pour rien... une idée... (*Il la regarde gravement et dit, d'une voix contenue.*) Pourquoi êtes-vous venue ?

HILDE. — Je veux mon royaume. Le terme est échu.

SOLNESS, *souriant malgré lui*. — Vous êtes bien bonne, vous !

HILDE, *gaiement*. — En avant le royaume, maître Solness ! (*Frappant la table du doigt.*) Allons ! servez le royaume !

SOLNESS, *attirant la chaise à bascule et s'asseyant*. — Sérieusement, pourquoi êtes-vous venue ? Que venez-vous faire ici, à vrai dire ?

HILDE. — Oh ! d'abord, je veux parcourir la ville et voir tout ce que vous y avez bâti.

SOLNESS. — En ce cas, vous avez beaucoup de chemin à faire.

HILDE. — C'est vrai. Vous avez fait une telle masse de constructions !

SOLNESS. — Oui, surtout depuis quelques années.

HILDE. — Et beaucoup de tours d'églises, n'est-ce pas ? Bien, bien hautes ? SOLNESS. — Non. Je ne construis plus de tours d'églises, et plus d'églises.

HILDE. — Que bâtissez-vous, en ce cas ?

SOLNESS. — Des maisons pour les hommes.

HILDE. — Et ces maisons, vous ne pourriez pas leur ajouter une petite... petite tour ?

SOLNESS, *frappé*. — Que voulez-vous dire ?

HILDE. — Je pense à quelque chose... qui s'élève... Qui s'élève librement dans les airs, et dont la girouette tourne à une hauteur vertigineuse.

SOLNESS, *après un instant de méditation*. — C'est singulier. Ce dont vous me parlez, c'est ce qui me tente le plus.

HILDE, *avec impatience*. — Mais alors, pourquoi ne le faites-vous pas

SOLNESS, *hochant la tête*. — Parce que les hommes n'en veulent pas.

HILDE. — C'est bien étonnant ! Ils n'en veulent pas ?

SOLNESS, *avec un soulagement*. — Mais maintenant je travaille à un foyer neuf pour moi-même. Ici, en face.

HILDE. — Pour vous-même ?

SOLNESS. — Oui. La maison est presque bâtie. Et celle-ci est surmontée d'une tour.

HILDE. — D'une haute tour ?

SOLNESS. — Oui.

HILDE. — Très haute ?

SOLNESS. — Le monde dira sans doute qu'elle est trop haute... pour une maison, pour un foyer.

HILDE. — Cette tour, je veux aller la voir dès demain matin.

SOLNESS, *le menton appuyé sur la main et regardant HILDE*. — Dites-moi, mademoiselle Wangel... comment vous appelez-vous ?... de votre prénom, s'entend.

HILDE. — Je m'appelle Hilde... Vous le savez.

SOLNESS, *même jeu*. — Hilde, dites-vous ?

HILDE. — Comment ! Vous l'avez oublié ? Vous m'avez appelée par mon nom de Hilde... le jour où vous avez été si impertinent.

SOLNESS. — Vraiment ? j'ai fait cela ?

HILDE. — Vous avez même dit : petite Hilde. Et cela m'a déplu.

SOLNESS. — Vraiment, mademoiselle Hilde, cela vous a déplu ?

HILDE. — Oui. Dans cette circonstance, cela m'a déplu. Du reste princesse Hilde, je crois que cela sonnera très bien.

SOLNESS. — Oui. Princesse Hilde de... de... Comment direz-vous ?

HILDE. — Fi ! je ne veux pas de ce sot royaume-là. J'en veux un tout autre, moi ! SOLNESS, *qui s'est renversé dans son fauteuil, continue à la regarder*. — Est-ce étonnant ?... Plus j'y pense, plus il me semble que, pendant toutes ces longues années, je me suis torturé à... hem !...

HILDE. — À quoi ?

SOLNESS. — À tâcher de me rappeler quelque chose qui m'était arrivé, à ce que je croyais, et que j'avais oublié. Mais jamais je n'ai pu en retrouver la trace.

HILDE. — Vous auriez dû faire un nœud à votre mouchoir, maître Solness.

SOLNESS. — Pour me demander ensuite ce que ce nœud signifiait ?

HILDE. — Oh ! oui. Il existe aussi des trolls de ce genre dans le monde.

SOLNESS, *se levant lentement*. — C'est si bien que vous soyez venue me trouver en ce moment.

HILDE, *le regardant d'un regard profond*. — Vraiment ? C'est bien ?

SOLNESS. — C'est que j'étais là, si seul, à regarder devant moi, sans rien pouvoir contre tout ce que je voyais. (*Baissant la voix.*) Il faut que je vous dise... il me prend une telle peur... une si horrible peur de la jeunesse.

HILDE, *négligemment*. — Bah ! cela peut-il faire peur, la jeunesse ?

SOLNESS. — Oh ! oui, assurément. Et voilà pourquoi je m'enferme à double tour. (*D'un ton mystérieux.*) Sachez que la jeunesse veut assiéger ma porte ! Faire irruption chez moi !

HILDE. — Il me semble que vous devriez, en ce cas, aller lui ouvrir, à la jeunesse.

SOLNESS. — Lui ouvrir ?

HILDE. — Oui. Pour que la jeunesse puisse entrer chez vous. En amie, vous comprenez.

SOLNESS. — Non, non, non ! La jeunesse, voyez-vous... c'est l'expiation. Elle vient en avant-coureur du retour des choses. Elle arrive, pour ainsi dire, avec un nouveau drapeau.

HILDE *se lève, regarde SOLNESS et dit, la lèvre contractée, légèrement tremblante*. — Pensez-vous m'employer à quelque chose, maître Solness ?

SOLNESS. — Oui, c'est possible ! Juste en ce moment ! Car, vous aussi, vous arrivez, pour ainsi dire, avec un nouveau drapeau. Jeunesse contre jeunesse alors !...

(*Le Dr HERDAL entre par la porte du vestibule.*)

LE DOCTEUR HERDAL. — Eh bien, vous voici encore là, tous les deux ? SOLNESS. — Oui.

Nous avons bien des choses à nous dire, mademoiselle et moi.

HILDE. — Du vieux et du nouveau.

LE DOCTEUR HERDAL. — Vraiment ? Tant de choses que cela ?

HILDE. — Oh ! c'était si amusant ! Vous ne pouvez vous faire une idée d'une mémoire comme celle de maître Solness. Il se souvient de tout, jusqu'aux moindres détails.

*(Mme SOLNESS entre par la porte de droite.)*

MADAME SOLNESS. — Voilà qui est fait, mademoiselle Wangel. Votre chambre est prête.

HILDE. — Oh ! comme vous êtes gentille pour moi !

SOLNESS, *à sa femme*. — Une des chambres d'enfant ?

MADAME SOLNESS. — Oui, celle du milieu. Mais, d'abord, nous allons nous mettre à table.

SOLNESS, *faisant un signe de tête à HILDE*. — Allons ! Hilde aura une chambre d'enfant.

MADAME SOLNESS, *regardant son mari*. — Hilde ?

SOLNESS. — Oui, Mlle Wangel se prénomme Hilde. Je l'ai connue enfant. MADAME

SOLNESS. — Vraiment, Halvard ? Eh bien ! faites-moi le plaisir... Nous sommes servis.

*(Elle prend le bras du docteur et sort avec lui par la porte de droite. Pendant ce temps, HILDE a rassemblé les objets qu'elle avait posés.)*

HILDE. — C'est vrai, ce que vous m'avez dit ? Vous pourrez m'employer à quelque chose ?

SOLNESS, *la débarrassant de ce qu'elle tient à la main*. — Vous êtes ce qui me manquait le plus.

HILDE *le regarde avec des yeux pleins de joie et d'étonnement et joint vivement les mains*. — Oh ! joie et triomphe !...

SOLNESS, *frappé et ému*. — Eh bien ?...

HILDE. — Je tiens donc mon royaume !

SOLNESS, *poussant une exclamation involontaire*. — Hilde !

HILDE, *les lèvres pincées comme avant*. — Je le tiens... presque, voulais-je dire.

*(Elle sort par la droite, suivie de SOLNESS.)*

## ACTE DEUXIÈME

Un petit salon agréablement meublé chez SOLNESS. Dans le fond, une porte donnant sur une véranda, derrière laquelle s'étend un jardin. À droite, dans un coin, une grande fenêtre, devant laquelle est placée une jardinière pleine de fleurs. À gauche, dans un autre coin, une petite porte dérobée. D'autres portes sur les côtés. Au premier plan, à droite, une console avec une glace. Fleurs et plantes. Au premier plan, à gauche, un sofa, une table et des chaises. Plus au fond, une armoire à livres. Devant le coin de droite, une petite table et deux ou trois chaises. C'est le matin.

*SOLNESS est assis devant la petite table, sur laquelle est posé le carton contenant les dessins de RAGNAR BROVIK. Il les regarde et en examine quelques-uns plus attentivement. Mme SOLNESS, un petit arrosoir à la main, va et vient sans bruit, arrosant les fleurs. Elle est vêtue de noir comme au premier acte. Son chapeau, son manteau et son ombrelle sont posés sur une chaise près de la glace. SOLNESS, à plusieurs reprises, lève la tête et la suit des yeux à la dérobée. Ils gardent tous deux le silence.*

*KAJA FOSLI entre doucement par la porte de gauche.*

SOLNESS *tourne la tête et parle d'un ton indifférent*. — Ah ! c'est vous.

KAJA. — Je voulais seulement vous dire que je suis là.

SOLNESS. — C'est bien, c'est bien. Et Ragnar ? Pas encore arrivé ?

KAJA. — Non. Il s'est arrêté un instant pour attendre le docteur. Il devait venir ensuite demander si...

SOLNESS. — Comment va le vieux, aujourd'hui ?

KAJA. — Mal. Il vous prie de l'excuser, s'il est obligé de garder le lit.

SOLNESS. — Très bien. Qu'il se soigne. Et vous, allez à votre travail.

KAJA. — Oui. (*Elle s'arrête au moment de sortir.*) Peut-être voudriez-vous parler à Ragnar, quand il arrivera ?

SOLNESS. — Non... Je n'ai rien de particulier à lui dire.

(*KAJA sort par la porte de gauche. SOLNESS se remet à regarder les dessins.*)

MADAME SOLNESS, *tout en continuant à soigner les fleurs.* — Qui sait s'il ne mourra pas, lui aussi...

SOLNESS, *la regardant.* — Lui aussi ?... Et qui encore ?

MADAME SOLNESS, *sans répondre.* — Ah ! oui. Le vieux Brovik... Encore un qui mourra bientôt. Tu verras cela, Halvard.

SOLNESS. — Chère Aline... ne devrais-tu pas faire un tour de promenade ? MADAME

SOLNESS. — Oui, je devrais sortir.

(*Elle continue à arroser les fleurs.*)

SOLNESS, *penché sur les dessins.* — Elle dort encore ?

MADAME SOLNESS, *le regardant.* — Est-ce à Mlle Wangel que tu penses ?

SOLNESS, *l'air indifférent.* — Oui, je me suis souvenu d'elle.

MADAME SOLNESS. — Il y a longtemps que Mlle Wangel est levée.

SOLNESS. — Vraiment ? elle est levée ?

MADAME SOLNESS. — Quand je suis entrée chez elle, elle mettait de l'ordre dans ses vêtements.

(*Elle va se placer devant la glace et commence lentement à mettre son chapeau.*)

SOLNESS, *après un court silence.* — Nous avons donc fini par utiliser une des chambres d'enfant, Aline ?

MADAME SOLNESS. — Oui, c'est vrai.

SOLNESS. — Cela vaut mieux, je crois, que de les voir vides toutes les trois.

MADAME SOLNESS. — Oh ! ce vide est si effrayant ! Tu as bien raison.

SOLNESS *ferme le carton, se lève et s'approche de sa femme.* — Tu vas voir, Aline, que, dorénavant, tout ira mieux. La vie sera bien plus agréable, plus facile... surtout pour toi.

MADAME SOLNESS, *le regardant.* — Dorénavant ?...

SOLNESS. — Oui, crois-moi, Aline...

MADAME SOLNESS. — Dis-tu cela... parce qu'elle est venue ?

SOLNESS, *se contenant.* — Non, je pense, bien entendu... à notre installation dans la nouvelle maison.

MADAME SOLNESS, *prenant son manteau.* — Vraiment, Halvard ?... Tu crois que cela ira mieux là-bas ?

SOLNESS. — Je n'en doute pas... ni toi non plus, n'est-ce pas ?

MADAME SOLNESS. — Cette nouvelle maison ne me dit absolument rien.

SOLNESS, *avec découragement.* — Il m'est bien pénible de t'entendre parler ainsi. Car, si je l'ai bâtie, c'est surtout pour toi.

(*Il veut l'aider à mettre son manteau. Mme SOLNESS ne le laisse pas faire.*)

MADAME SOLNESS. — Oh ! tu fais tant de choses pour moi !

SOLNESS, *assez vivement.* — Non, Aline, non, tu ne dois pas parler ainsi ! Je ne peux le souffrir

!

MADAME SOLNESS. — C'est bien, Halvard, je me tairai.

SOLNESS. — Et moi, je n'en démordrai pas. Tu verras que tout ira bien pour toi dans cette nouvelle maison.

MADAME SOLNESS. — Oh ! mon Dieu... pour moi !...

SOLNESS, *s'animant*. — Oui, oui, te dis-je ! Tu trouveras là tant de choses qui te rappelleront ton ancien foyer...

MADAME SOLNESS. — Le foyer de mon père, de ma mère... Tout ce qui a brûlé.

SOLNESS, *d'une voix sourde*. — Oui, oui, pauvre Aline. Cela a été un coup bien rude pour toi.

MADAME SOLNESS, *avec une explosion de douleur*. — Tu peux bâtir tout ce que tu voudras, Halvard... jamais tu ne me rendras un vrai foyer !

SOLNESS, *traversant la pièce*. — Eh bien, alors ! n'en parlons plus !

MADAME SOLNESS. — Nous n'avons vraiment pas l'habitude d'en parler. Tu repousses toujours ces souvenirs.

SOLNESS, *s'arrêtant brusquement et la regardant*. — Moi ? Et pourquoi le ferais-je ? Pourquoi ?

MADAME SOLNESS. — Oh ! je te comprends bien, Halvard ! Tu tiens tant à m'épargner, et à m'excuser aussi. Tu fais... tout ce que tu peux.

SOLNESS, *ouvrant de grands yeux*. — Toi ! Est-ce bien de toi que tu parles, Aline ?

MADAME SOLNESS. — Oui, c'est bien de moi.

SOLNESS, *à demi-voix, et malgré lui*. — Il ne manquait plus que cela.

MADAME SOLNESS. — Car la vieille maison... mon Dieu ! ce qui est arrivé est arrivé... Puisque ce malheur devait venir.

SOLNESS. — Oui, tu as raison. On n'empêche pas... le malheur de venir.

MADAME SOLNESS. — Mais les suites de l'incendie... ces affreuses suites !... Oh ! c'est cela ! c'est cela !

SOLNESS, *avec violence*. — Tu ne dois pas y penser, Aline !

MADAME SOLNESS. — Si, si, il faut que j'y pense. Et il faut que j'en parle, à la fin. Je n'y tiens plus. Dire que jamais je n'aurai le droit de me le pardonner !...

SOLNESS *s'écrie*. — De te le pardonner !...

MADAME SOLNESS. — Oui, car j'avais des devoirs des deux côtés. Envers toi et envers les petits. J'aurais dû me raidir. Ne pas me laisser dominer par la peur ni par la douleur d'avoir perdu mon foyer. (*Se tordant les mains.*) Ah ! si j'avais pu, Halvard !

SOLNESS, *bas, secoué d'un frisson, et s'approchant d'elle*. — Aline... il faut me promettre de ne plus jamais te laisser aller à ces pensées. Promets-le-moi, dis ! MADAME SOLNESS. — Oh ! Dieu... Promettre... promettre ! On peut tout promettre...

SOLNESS, *serrant les poings et traversant la pièce*. — Oh ! c'est à ne pas y tenir ! Jamais de soleil ! Jamais le plus petit rayon dans ce foyer !

MADAME SOLNESS. — Mais ce n'est pas un foyer, Halvard.

SOLNESS. — Ah ! non, tu peux bien le dire. (*D'une voix sourde.*) Et Dieu sait si tu n'as pas raison, et si cela ira mieux dans la nouvelle demeure...

MADAME SOLNESS. — Cela n'ira jamais mieux. Ce sera toujours le même vide, le même désert, là comme ici.

SOLNESS, *avec violence*. — Mais alors, pourquoi l'avoir bâtie, cette maison ? Peux-tu me le dire ?

MADAME SOLNESS. — Non, réponds toi-même.

SOLNESS, *lui jetant un regard méfiant*. — Que veux-tu dire, Aline ?

MADAME SOLNESS. — Ce que je veux dire ?

SOLNESS. — Oui, que diable !... Tu as une façon de parler pleine de sous-entendus...

MADAME SOLNESS. — Non, je t'assure que...

SOLNESS, *s'approchant d'elle*. — Allons donc ! On sait ce qu'on sait. J'ai de bons yeux et de bonnes oreilles, Aline. Tu peux t'y fier !

MADAME SOLNESS. — Mais qu'y a-t-il donc, mon Dieu ?

SOLNESS, *se plaçant devant elle*. — Avoue que tu trouves quelque chose de sournois, d'insidieux dans chacune de mes paroles, même les plus innocentes.

MADAME SOLNESS. — Moi ?

SOLNESS, *riant*. — Ha, ha, ha ! Cela se comprend, Aline. Quand on doit vivre avec un homme malade...

MADAME SOLNESS, *saisie d'angoisse*. — Malade ?... Tu es malade, Halvard ?

SOLNESS *avec éclat*. — Un demi-fou, quoi !... un homme qui n'a plus sa tête à lui. Eh oui !

MADAME SOLNESS *cherche le dossier du fauteuil pour s'y appuyer, puis s'assied*. —

Halvard... Pour l'amour de Dieu !...

SOLNESS. — Mais vous vous trompez l'un et l'autre, le docteur et toi. Je n'en suis pas où vous croyez.

*(Il va et vient dans la pièce. Mme SOLNESS le suit anxieusement des yeux. Puis il s'approche d'elle.)*

SOLNESS, *tranquillement*. — Au fond, je n'ai absolument rien.

MADAME SOLNESS. — Non, n'est-ce pas ? Mais alors d'où te viennent ces idées ?

SOLNESS. — D'où elles me viennent ? C'est que, de temps en temps, je me sens écrasé par le poids de cette terrible dette.

MADAME SOLNESS. — Une dette ? Mais tu ne dois rien à personne, Halvard.

SOLNESS, *ému, baissant la voix*. — Si, je suis en dette, terriblement en dette, envers toi... toi... toi, Aline.

MADAME SOLNESS, *se levant lentement*. — Qu'est-ce que cela signifie ? Je préfère que tu me le dises tout de suite.

SOLNESS. — Mais il n'y a rien ! Je ne t'ai jamais fait aucun mal. En tout cas, pas exprès, pas consciemment... et pourtant... je sens comme une dette qui m'écrase. MADAME SOLNESS. — Une dette envers moi ?

SOLNESS. — Surtout envers toi.

MADAME SOLNESS. — C'est donc vrai, Halvard... tu es... tu es malade...

SOLNESS, *péniblement*. — C'est possible, ou du moins cela y ressemble. *(Il regarde la porte de droite qui s'ouvre.)* Ah ! voici un rayon de lumière.

*(HILDE WANGEL entre. Elle a légèrement modifié son costume et relâché sa jupe.)*

HILDE. — Bonjour, maître Solness !

SOLNESS, *avec un signe de tête*. — Avez-vous bien dormi ?

HILDE. — Admirablement. Comme dans un berceau. Ah !... je me suis étirée dans mon lit comme... comme une princesse.

SOLNESS, *avec un demi-sourire*. — Bien à votre aise, n'est-ce pas ?

HILDE. — Oh ! oui.

SOLNESS. — Et vous avez probablement fait un rêve ?

HILDE. — Oui, bien sûr. Mais un cauchemar.

SOLNESS. — Vraiment ?

HILDE. — Oui. J'ai rêvé que je tombais d'une falaise sans fin. Ne rêvez-vous jamais rien de pareil, vous ?

SOLNESS. — Si... de temps en temps.

HILDE. — C'est si excitant... tomber, tomber toujours...

SOLNESS. — Il me semble plutôt que cela glace.

HILDE. — Repliez-vous vos jambes quand cela vous arrive ?

SOLNESS. — Oui, autant que je peux.

HILDE. — Moi aussi.

MADAME SOLNESS, *prenant son ombrelle*. — Maintenant, Halvard, il faut que j'aille en ville.

(À HILDE.) Je tâcherai de vous procurer quelques petites choses dont vous avez besoin.

HILDE, *faisant un mouvement pour se jeter à son cou*. — Oh ! chère, adorable madame Solness !

Vous êtes vraiment, vraiment bien gentille. Que vous êtes donc gentille !...

MADAME SOLNESS, *se reculant et se dégageant*. — Pas du tout. Je ne fais que mon devoir.

Voilà pourquoi j'y trouve tant de plaisir.

HILDE, *contrariée, avec une moue*. — Il me semble, du reste, que je peux parfaitement sortir dans la rue... maintenant que je suis tout à fait présentable... Vous ne trouvez pas ?

MADAME SOLNESS. — Franchement, je crois qu'on se retournerait de temps en temps.

HILDE, *avec gaminerie*. — Oh ! encore ? Cela m'amuserait !

SOLNESS, *réprimant un mouvement d'humeur*. — Oui, mais on croirait peut-être que, vous aussi, vous êtes folle.

HILDE. — Folle ? Y a-t-il donc tant de fous dans cette ville ?

SOLNESS, *indiquant son front*. — En voici toujours un devant vous.

HILDE. — Vous ?... maître Solness.

MADAME SOLNESS. — Voyons... mon cher Halvard... voyons.

SOLNESS. — Vous ne l'avez pas encore remarqué ?

HILDE. — Non, vraiment. (*Se ravisant, avec un demi-sourire*.) Cependant, si ! Peut-être bien, tout de même.

SOLNESS. — Tu entends, Aline ?

MADAME SOLNESS. — Et qu'avez-vous donc remarqué, mademoiselle Wangel ?

HILDE. — Je ne le dirai pas.

SOLNESS. — Si, dites-le.

HILDE. — Non, non... Je ne suis pas si folle que cela.

MADAME SOLNESS. — Quand vous resterez seuls, Mlle Wangel et toi, elle te le dira, Halvard.

SOLNESS. — Vraiment ?... Tu crois ?...

MADAME SOLNESS. — Oui, oui... Tu la connais depuis si longtemps, depuis son enfance, m'as-tu dit.

(*Elle sort par la porte de gauche.*)

HILDE, *après un court silence*. — Elle ne peut pas me souffrir, votre femme ?

SOLNESS. — Auriez-vous remarqué quelque chose ?

HILDE. — Ne vous en êtes-vous pas aperçu vous-même ?

SOLNESS, *évitant de répondre*. — Aline est devenue si sauvage depuis quelques années !...

HILDE. — Vraiment ?

SOLNESS. — Mais, si vous la connaissiez mieux... elle est si gentille... si bonne, au fond...

HILDE, *avec impatience*. — Si c'est vrai, pourquoi a-t-elle donc parlé de devoir, comme elle l'a fait tout à l'heure ?

SOLNESS. — De devoir ?

HILDE. — Quand elle a dit qu'elle allait m'acheter quelque chose. C'était son devoir, a-t-elle ajouté. Ah ! je ne peux supporter ce vilain mot, ce mot odieux !

SOLNESS. — Pourquoi donc ?

HILDE. — Il est si froid, si aigu, si piquant. Devoir, devoir, devoir ! On dirait des coups d'épingle, ne trouvez-vous pas ?

SOLNESS. — Hem !... je n'y ai pas bien réfléchi.

HILDE. — Je vous le dis, moi ! Et, si elle était aussi bonne... que vous l'affirmez... pourquoi parlerait-elle ainsi ?

SOLNESS. — Mais, bon Dieu, qu'aurait-elle pu dire d'autre ?

HILDE. — Elle aurait pu me dire qu'elle faisait cela par affection pour moi. Quelque chose de gentil, d'affectueux, de cordial !

SOLNESS, *la regardant*. — C'est ainsi que vous aimez qu'on vous parle ?

HILDE. — Oui, c'est ainsi. (*Elle fait le tour de la pièce, s'arrête devant la bibliothèque et regarde les volumes.*) Vous avez beaucoup de livres, dites donc.

SOLNESS. — Oui, j'en ai une petite collection.

HILDE. — Les lisez-vous, tous ces livres ?

SOLNESS. — J'ai essayé de le faire, dans le temps. Et vous, lisez-vous beaucoup ? HILDE. — Ah non ! Plus jamais, jamais ! J'aurais beau lire, le sens m'échapperait toujours.

SOLNESS. — C'est justement ce qui m'arrive.  
(*HILDE recommence à marcher ; puis elle s'arrête devant la petite table, ouvre le carton et regarde les dessins.*)

HILDE. — C'est vous qui avez dessiné tout cela ?

SOLNESS. — Non, c'est un jeune homme qui travaille dans mon atelier.

HILDE. — Un jeune homme que vous avez formé ?

SOLNESS. — Eh oui ! Il a sans doute appris quelque chose chez moi.

HILDE, *s'asseyant*. — Il doit être bien habile, hein ? (*Regardant un dessin.*) Est-ce vrai, dites ?

SOLNESS. — Oh ! pas tant que cela. Assez pour m'être utile...

HILDE. — Si ! Il doit être excessivement habile.

SOLNESS. — Sont-ce ces dessins qui vous le font croire ?

HILDE. — Quoi ? Ce barbouillage ? Non ! mais, puisqu'il a étudié chez vous...

SOLNESS. — Ah ! c'est cela !... Beaucoup ont étudié chez moi... sans en être devenus plus forts pour autant.

HILDE, *le regardant et secouant la tête*. — Eh bien, vraiment ! que je meure si je vous croyais si bête !

SOLNESS. — Si bête ? vous me croyez donc bête ?

HILDE. — Oui, en vérité. Pour perdre votre temps à instruire tous ces étourneaux...

SOLNESS, *ébahi*. — Comment ? Qu'y a-t-il là de si extraordinaire ?

HILDE *se lève et parle, moitié plaisantant, moitié sérieusement*. — Allons donc, maître Solness ! À quoi bon ? Vous seul devriez avoir le droit de bâtir. Voilà ! SOLNESS, *malgré lui*. — Hilde !...

HILDE. — Eh bien ?

SOLNESS. — D'où vous viennent ces idées ?

HILDE. — Les croyez-vous donc si folles ?

SOLNESS. — Non, ce n'est pas cela. Mais il faut que je vous dise quelque chose.

HILDE. — Quoi ?

SOLNESS. — Je suis là, tout le temps... à retourner silencieusement dans ma tête... la pensée que vous venez d'exprimer.

HILDE. — Il me semble que c'est tout naturel.

SOLNESS, *la regardant avec une certaine inquiétude*. — Et vous l'avez tout de suite remarquée, ma préoccupation ?

HILDE. — Pas du tout.

SOLNESS. — Mais... quand vous disiez que vous me trouviez... dérangé sur un point?

HILDE. — Oh ! je pensais à tout autre chose.

SOLNESS. — À quoi ?

HILDE. — Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

SOLNESS, *arpentant la pièce*. — Rien... rien... Peu importe !... (*Il s'arrête devant la fenêtre du coin.*) Venez ici, que je vous montre quelque chose.

HILDE, *s'approchant de lui*. — Quoi donc ?

SOLNESS. — Vous voyez... là, dans le jardin ?...

HILDE. — Eh bien ?

SOLNESS, *indiquant du doigt*. — Là, derrière toutes ces pierres ?...

HILDE. — La nouvelle maison ?

SOLNESS. — Oui, celle qu'on construit et qui est presque achevée.

HILDE. — Elle a une très haute tour, à ce qu'il me semble.

SOLNESS. — L'échafaudage est encore debout.

HILDE. — C'est cela, votre nouvelle maison ?

SOLNESS. — Oui.

HILDE. — Celle où vous comptez vous transporter bientôt ?

SOLNESS. — Oui.

HILDE, *le regardant*. — Y aura-t-il des chambres d'enfant, là aussi ?

SOLNESS. — Trois, comme ici.

HILDE. — Et pas d'enfants ?

SOLNESS. — Il n'y en aura jamais.

HILDE, *avec un demi-sourire*. — Eh bien ? n'est-ce pas comme je vous le disais ?

SOLNESS. — Quoi ?

HILDE. — Que vous êtes tout de même... un peu... fou ?...

SOLNESS. — C'est donc là ce qui vous a frappée ?

HILDE. — Oui, ce sont toutes ces chambres d'enfant où je suis logée.

SOLNESS, *baissant la voix*. — Nous avons eu des enfants... Aline et moi.

HILDE, *le regardant, saisie*. — Vous avez eu ?...

SOLNESS. — Deux petits garçons du même âge.

HILDE. — Des jumeaux ?...

SOLNESS. — Oui, des jumeaux. Il y a près de douze ans...

HILDE, *avec ménagement*. — Et ils sont tous les deux... ? Ils ne sont plus, les petits jumeaux ?...

SOLNESS, *avec une émotion contenue*. — Nous ne les avons gardés qu'une vingtaine de jours. Pas même autant. (*Rayonnant.*) Oh ! Hilde, que vous avez bien fait de venir ! Quel bonheur pour moi ! J'ai enfin à qui parler !

HILDE. — Ne pouvez-vous donc pas lui parler... à elle ?

SOLNESS. — Pas de cela. Pas comme je le voudrais... comme j'ai besoin d'en parler. (*Soupirant.*) Ni de cela ni de tant d'autres choses !

HILDE, *d'une voix contenue*. — Est-ce là tout ce que vous pensiez en disant que vous aviez besoin de moi ?

SOLNESS. — Cela avant tout. Hier, du moins. Car aujourd'hui je ne suis plus sûr... (*S'interrompant.*) Venez, Hilde, asseyons-nous. Mettez-vous sur le sofa, de façon à avoir le jardin devant vous.

(*HILDE s'assied dans un coin du sofa.*)

SOLNESS, *approchant une chaise*. — Êtes-vous disposée à écouter ce que je vais vous dire ?

HILDE. — Oh ! je suis prête à vous écouter.

SOLNESS, *s'asseyant*. — En ce cas, je vous dirai tout.

HILDE. — Voilà. Je suis assise. J'ai le jardin et vous devant les yeux. Voyons, parlez! Vite !

SOLNESS, *indiquant du doigt le jardin, par la fenêtre du coin*. — Là-bas, sur la hauteur, là où vous voyez la nouvelle maison.

HILDE. — Eh bien ?

SOLNESS. — C'est là qu'Aline et moi avons passé les premières années de notre mariage. Il y avait là une vieille maison ayant appartenu à sa mère. Nous en avons hérité, ainsi que de tout ce grand jardin.

HILDE. — Avait-elle une tour, cette maison ?

SOLNESS. — Non. C'était, à l'extérieur, une grande, sombre et vilaine bâtisse en bois. Mais, à l'intérieur, tout y était cosu et confortable.

HILDE. — Cette vieille baraque, vous l'avez abattue ?

SOLNESS. — Non. Elle a brûlé.

HILDE. — Entièrement ?

SOLNESS. — Oui.

HILDE. — Cela a-t-il été un grand malheur pour vous ?

SOLNESS. — C'est selon. Comme constructeur, je suis parti de là pour faire mon chemin.

HILDE. — Mais alors ?

SOLNESS. — C'est arrivé quelques jours après la naissance de nos deux petits garçons...

HILDE. — Des petits jumeaux...

SOLNESS. — Ils étaient si frais, si vigoureux en venant au monde. Et ils grandissaient à vue d'œil, c'était un vrai plaisir.

HILDE. — Les petits enfants grandissent si vite, les premiers jours.

SOLNESS. — C'était le plus beau spectacle du monde que de voir Aline couchée entre les deux petits. Mais voici qu'une nuit le feu a pris.

HILDE, *tout émue*. — Qu'arriva-t-il ? Dites ? Y eut-il quelqu'un de brûlé ?

SOLNESS. — Non, tout le monde a été heureusement sauvé.

HILDE. — Mais alors ?...

SOLNESS. — La peur avait terriblement ébranlé Aline. L'alarme... la fuite précipitée... et cela par une nuit glacée... Car il fallut les emporter comme ils étaient, tous les trois, Aline et les petits.

HILDE. — Et ils n'ont pu supporter cela ?...

SOLNESS. — Si, mais Aline fut atteinte d'une fièvre qui gâta son lait. Elle voulut absolument les nourrir quand même. C'était son devoir, disait-elle. Alors, les deux pauvres petits... (*Se tordant les mains.*) Oh !...

HILDE. — Ils n'y ont pas résisté ?

SOLNESS. — Non. Ils n'y ont pas résisté. C'est cela qui les a emportés.

HILDE. — Cela aura été pour vous une terrible épreuve ?

SOLNESS. — Oui, j'en ai bien souffert, mais Aline encore plus, oh ! mille fois. (*Serrant les poings avec une sourde rage.*) Oh !... Et dire que de pareilles choses peuvent se passer dans ce monde ! (*D'une voix ferme et brève.*) Du jour où je les ai perdus, je n'ai plus bâti d'églises qu'à contrecœur.

HILDE. — En ce cas, cela vous a sans doute répugné de construire le clocher de notre église ?

SOLNESS. — En effet. Et je me souviens de ma joie, le jour où je l'ai achevé.

HILDE. — Je m'en souviens aussi.

SOLNESS. — Et maintenant... je n'en bâtis jamais... plus jamais ! Ni églises ni clochers.

HILDE, *hochant la tête*. — Rien que des maisons, pour servir de demeures aux hommes ?

SOLNESS. — Des foyers, Hilde.

HILDE. — Oui, mais des foyers surmontés de hautes tours et de flèches.

SOLNESS. — De préférence, oui. (*D'un ton plus léger.*) Oui, voyez-vous... c'est comme je vous l'ai dit... Cet incendie, j'en ai tiré grand profit. Comme constructeur, s'entend.

HILDE. — Pourquoi ne vous intitulez-vous pas architecte, comme les autres ?

SOLNESS. — Je n'ai pas assez étudié pour cela. Presque tout ce que je sais, je l'ai appris tout seul.

HILDE. — Cela ne vous a pas empêché d'arriver.

SOLNESS. — Grâce à l'incendie, oui. J'ai converti presque tout le jardin en terrain à bâtir, et j'en ai fait des lots, où j'ai construit des villas à ma fantaisie. Depuis, tout a marché comme sur des roulettes.

HILDE, *le scrutant du regard*. — Vous devez être un homme bien heureux, vous, quand on y songe.

SOLNESS, *dont le front s'est rembruni*. — Heureux ! Vous dites cela, vous aussi, comme les autres !

HILDE. — Oui, il me semble qu'on peut le dire. Si vous cessiez seulement de penser à ces deux petits enfants...

SOLNESS, *lentement*. — Ces deux petits enfants... Il n'est pas facile de les oublier.

HILDE, *avec hésitation*. — Vous obsèdent-ils à ce point... après tant, tant d'années ?

SOLNESS, *sans répondre, la regardant fixement*. — Un homme heureux, avez-vous dit...

HILDE. — Comment ? ne l'êtes-vous pas... à part cela ?

SOLNESS, *continuant à la regarder*. — Quand je vous parlais de cet incendie... hem!...

HILDE. — Eh bien ?

SOLNESS. — Ne vous est-il pas venu une idée, une idée qui vous aura spécialement frappée ?

HILDE, *réfléchissant en vain*. — Non. De quoi pourrait-il s'agir ?

SOLNESS, *sourdement, mais en appuyant sur les mots*. — C'est à cet incendie que je dois d'avoir pu donner des foyers aux hommes, de leur avoir construit des demeures claires, où l'on est bien, où il fait bon vivre, où père, mère et enfants passent leur existence dans la joyeuse certitude qu'on est vraiment heureux d'être de ce monde, et surtout de s'appartenir les uns aux autres... dans les petites choses comme dans les grandes.

HILDE, *vivement*. — Alors, n'est-ce donc pas un grand bonheur pour vous, que d'avoir construit d'aussi doux foyers ?

SOLNESS. — Songez, Hilde, à ce que je l'ai payé, ce bonheur, à l'effroyable prix que cela m'a coûté !

HILDE. — Vous est-il donc impossible de vaincre ce souvenir ?

SOLNESS. — Oui, cela m'est impossible. Pour arriver à donner ces foyers aux autres, il m'a fallu renoncer... renoncer pour toujours à en posséder un moi-même. Je parle d'un foyer où il y ait des enfants... où le père et la mère puissent vivre heureux.

HILDE, *avec ménagement*. — Y avez-vous vraiment renoncé ? Et pour toujours, dites-vous ?

SOLNESS, *hochant lentement la tête*. — Oui, tel a été le prix de ce qu'on appelle mon bonheur. (*Il respire péniblement.*) Ce bonheur, Hilde... ce bonheur, je n'ai pu l'obtenir à moins.

HILDE. — Mais dans l'avenir ?...

SOLNESS. — Jamais. Non. Jamais. Toujours à cause de cet incendie et de la maladie d'Aline, qui en a été la suite.

HILDE, *le regardant d'une façon singulière*. — Mais alors pourquoi toutes ces chambres d'enfant ?

SOLNESS, *gravement*. — N'avez-vous jamais remarqué, Hilde, qu'il y a dans l'impossible

quelque chose... qui sollicite et attire ?

HILDE, *réfléchissant*. — Dans l'impossible. (*Avec animation.*) Je crois bien ! Vous connaissez cela, vous aussi ?

SOLNESS. — Oui, je connais cela.

HILDE. — Il y a donc un peu de troll en vous aussi ?

SOLNESS. — De troll ? Que voulez-vous dire ?

HILDE. — Je ne trouve pas d'autre mot.

SOLNESS, *se levant*. — Non, non, c'est peut-être juste. (*Avec violence.*) Mais ne devient-on pas troll à la longue... quand on a comme moi cette chance constante en tout ! en tout !

HILDE. — Que voulez-vous dire ?

SOLNESS. — Ecoutez-moi bien, Hilde : tout ce que j'ai réussi à faire, à bâtir, à créer, à rendre beau, solide et doux à habiter... et noble cependant... (*Serrant les poings.*) Oh ! n'est-ce pas terrible à penser ?

HILDE. — Quoi donc ?

SOLNESS. — Tout cela, j'ai dû l'acheter, le payer, pas avec de l'argent, mais avec du bonheur humain. Non seulement avec mon propre bonheur, mais aussi avec le bonheur d'autrui. Oui, oui, Hilde, c'est ainsi ! Voilà le prix que m'a coûté ma situation d'artiste... et ce n'est pas tout. Tous les jours de la vie, je vois comment on paie pour moi, encore et toujours !

HILDE, *se levant et le regardant fixement*. — C'est à elle que vous pensez en disant cela.

SOLNESS. — Oui. C'est surtout à Aline que je pense. Car Aline avait aussi sa vocation, tout comme moi. (*Avec un tremblement dans la voix.*) Mais il a fallu que cette vocation fût abîmée, brisée, et détruite... pour que j'arrive, moi... à une espèce de triomphe. Car il faut que vous sachiez qu'Aline aussi était architecte, à sa manière.

HILDE. — Elle ? architecte ?...

SOLNESS, *secouant la tête*. — Il ne s'agissait pas, bien entendu, de bâtir, comme moi, des maisons et des tours.

HILDE. — De quoi s'agissait-il donc ?

SOLNESS, *avec émotion*. — De construire de petites âmes d'enfants, Hilde, des âmes d'enfants fortes, nobles et belles. Des âmes d'enfants qui deviendraient des âmes d'hommes, droites et fières. Tels étaient les talents d'Aline... Et tout cela est à terre. Cela ne sert plus, cela ne peut plus servir. Jamais... à rien. Comme les décombres d'une maison brûlée.

HILDE. — Oui, mais même si cela était ainsi...

SOLNESS. — Il en est ainsi. Je le sais ! je le sais !

HILDE. — Fort bien ; mais tout cela n'est pas de votre faute.

SOLNESS, *la regardant fixement et hochant lentement la tête*. — Ah ! c'est là, voyez-vous, c'est là la terrible question, le doute qui me travaille la nuit et le jour.

HILDE. — Ce que vous venez de dire ?

SOLNESS. — Oui, supposez un instant que je sois fautif... d'une façon ou d'une autre.

HILDE. — Vous !... Fautif de l'incendie ?...

SOLNESS. — De tout ce qui est arrivé. Et peut-être... innocent tout de même.

HILDE, *le regardant d'un œil soucieux*. — Oh ! maître Solness ! Pour parler ainsi... il faut cependant que vous soyez malade !

SOLNESS. — Hem !... je crois que, sous ce rapport, je ne me remettrai jamais.

(*RAGNAR BROVIK ouvre avec précaution la petite porte du coin de gauche. HILDE arpente la pièce.*)

RAGNAR, *apercevant HILDE*. — Oh !... excusez-moi, monsieur Solness...

(*Il veut se retirer.*)

SOLNESS. — Non, non, attendez un peu. Il vaut mieux en finir.

RAGNAR. — Oh !... je le voudrais bien !

SOLNESS. — Votre père ne va donc pas mieux, à ce que j'entends dire ?

RAGNAR. — Mon père baisse d'instant en instant. Et cela m'engage à vous supplier avec d'autant plus d'insistance, d'écrire sur une de ces feuilles quelques bonnes paroles!... quelque chose que je puisse montrer à mon père avant qu'il...

SOLNESS. — Je ne veux plus que vous me parliez de vos dessins !

RAGNAR. — Les avez-vous regardés ?

SOLNESS. — Oui... je les ai regardés.

RAGNAR. — Et ils ne valent rien ? Et je ne vauds rien non plus ?

SOLNESS, *évitant de répondre*. — Ecoutez, Ragnar, restez chez moi. Vous poserez vous-même vos conditions. Vous épouserez Kaja. Vous n'aurez pas de soucis. Peut-être même serez-vous heureux. Mais renoncez à travailler pour votre propre compte.

RAGNAR. — Oui, oui, je retournerai chez moi porter votre réponse à mon père. Je le lui ai promis... Faut-il vraiment que je dise cela à mon père, avant qu'il meure ?

SOLNESS, *avec agitation*. — Eh ! dites-lui... dites-lui ce que vous voudrez. Vous feriez mieux de ne rien lui dire du tout ! (*Avec éclat.*) Je ne puis agir autrement, Ragnar !

RAGNAR. — En ce cas, puis-je emporter les dessins ?

SOLNESS. — Oui, emportez-les ! Ils sont là, sur la table.

RAGNAR, *se dirigeant vers la table*. — Merci.

HILDE, *mettant la main sur le carton à dessins*. — Non, non, laissez-les là.

SOLNESS. — Pourquoi ?

HILDE. — Je veux les voir.

SOLNESS. — Mais vous les avez déjà... (*À RAGNAR.*) Allons ! laissez-les là. RAGNAR. — Volontiers.

SOLNESS. — Et retournez vite auprès de votre père.

RAGNAR. — Puisque vous me le permettez...

SOLNESS, *avec une sorte de désespoir*. — Il ne faut pas me demander l'impossible, Ragnar ! Vous entendez, Ragnar... il ne le faut pas !

RAGNAR. — Non, excusez-moi.

(*Il salue et se retire par la porte du coin. HILDE va s'asseoir sur une chaise près de la glace.*)

HILDE, *regardant SOLNESS d'un air fâché*. — C'est bien mal, ce que vous venez de faire.

SOLNESS. — Ah ! vous le croyez aussi ?

HILDE. — Oui, c'est bien vilain. C'est dur, c'est méchant, et c'est cruel.

SOLNESS. — Oh ! vous ne voyez pas où j'en suis.

HILDE. — C'est égal... Non, vous ne devriez pas agir ainsi.

SOLNESS. — Tout à l'heure, vous disiez vous-même que j'étais le seul qui ait le droit de bâtir.

HILDE. — Je puis dire cela, mais pas vous.

SOLNESS. — Ce serait surtout à moi de le dire. Songez au prix que ma situation m'a coûté.

HILDE. — Oui et non. Elle vous a coûté ce que vous appelez la joie du foyer... et ainsi de suite.

SOLNESS. — Sans compter la paix de l'âme.

HILDE, *se levant*. — La paix de l'âme ! (*D'un ton pénétré.*) Oui, oui, vous avez raison... Pauvre monsieur Solness ! C'est vrai ! Vous vous figurez que...

SOLNESS, *riant doucement*. — Rasseyez-vous donc, Hilde. Vous allez entendre quelque chose de drôle.

HILDE *s'assied, étonnée et attentive*. — Quoi donc ?

SOLNESS. — Au premier abord, cela a l'air d'une petite plaisanterie. Figurez-vous qu'il s'agit

tout simplement d'une fente dans un tuyau de cheminée.

HILDE. — Et voilà tout ?

SOLNESS. — Pour commencer, oui.

*(Il approche une chaise de celle de HILDE et s'assied.)*

HILDE, avec impatience, en tambourinant sur ses genoux. — Vous dites : une fente dans un tuyau de cheminée ?...

SOLNESS. — Je l'avais remarquée longtemps, très longtemps avant l'incendie. Chaque fois que je montais au grenier, j'allais voir si elle n'avait pas disparu.

HILDE. — Et vous la retrouviez toujours ?

SOLNESS. — Oui, car j'étais seul à la connaître.

HILDE. — Vous n'aviez prévenu personne ?

SOLNESS. — Non.

HILDE. — Et vous n'avez pas songé à faire réparer la cheminée ?

SOLNESS. — Si... j'y ai bien songé... mais c'est tout. Chaque fois que je voulais m'en occuper, c'était comme si quelque chose me retenait de force. Pas aujourd'hui, pensais-je. Demain. Et il n'y eut jamais rien de fait.

HILDE. — Mais pourquoi cette négligence ?

SOLNESS. — Parce que j'avais une idée. *(Lentement, contenant sa voix.)* Par cette fissure, la fortune pouvait m'arriver.

HILDE, regardant fixement devant elle. — Oh ! que cela devait être excitant !

SOLNESS. — Inévitable, presque. Tout à fait inévitable. Je trouvais cela si simple, si naturel. Je voulais que cela arrive en hiver... un peu avant midi. Nous serions dehors avec Aline. Nous ferions une sortie en traîneau ensemble. À la maison, les gens auraient fait un bon feu.

HILDE. — Oui, car la journée serait très froide...

SOLNESS. — Une forte gelée, oui. Ils auraient fait un bon feu pour le retour d'Aline.

HILDE. — ... qui est naturellement frileuse.

SOLNESS. — Oui, elle est frileuse. Et ce serait en rentrant que nous verrions une fumée...

HILDE. — Une fumée seulement ?

SOLNESS. — D'abord. Mais à peine aurions-nous atteint la porte du jardin, que toute la baraque serait en flammes... Voilà comment je voulais que cela survînt.

HILDE. — Mon Dieu ! pourquoi n'est-ce pas arrivé ainsi !

SOLNESS. — Oui, Hilde, pourquoi ?

HILDE. — Mais êtes-vous bien sûr que c'est cette petite fente dans la cheminée qui a causé l'incendie ?

SOLNESS. — Au contraire : je suis certain qu'elle n'y a été pour rien.

HILDE. — Comment cela ?

SOLNESS. — Il est parfaitement établi que le feu a éclaté dans une garde-robe, située à l'extrémité opposée de la maison.

HILDE. — Mais alors que me chantez-vous là, avec votre cheminée ?

SOLNESS. — Me permettez-vous d'aller jusqu'au bout, Hilde ?

HILDE. — Allez, pourvu que vous disiez des choses raisonnables.

SOLNESS. — J'essaierai.

*(Il rapproche encore sa chaise de celle de HILDE.)*

HILDE. — Voyons, dites tout.

SOLNESS, d'un ton confidentiel. — Ne croyez-vous pas comme moi, Hilde, qu'il y a certains élus, certains hommes à part qui ont reçu la grâce, la faculté, le pouvoir de souhaiter une chose, de la désirer, de la vouloir... avec tant d'âpreté... si impitoyablement... qu'à

la fin ils l'obtiennent. Le croyez-vous ?

HILDE, *avec une singulière expression dans les yeux*. — S'il en est ainsi, on verra, un jour... si je suis du nombre de ces élus.

SOLNESS. — Ces puissants effets, on ne les obtient pas seul. Oh ! non... Pour y arriver, il faut avoir des aides, des serviteurs. Ceux-ci ne se présentent pas d'eux-mêmes. Il faut les appeler avec persistance pour qu'ils arrivent. Les appeler en pensée, vous comprenez.

HILDE. — Qu'est-ce donc que ces aides, que ces serviteurs ?

SOLNESS. — Nous en parlerons une autre fois. Pour le moment, ne nous occupons que de cet incendie.

HILDE. — Ne croyez-vous pas que, si vous ne l'aviez pas désiré, il aurait éclaté tout de même ?

SOLNESS. — Si la maison avait appartenu au vieux Knut Brovik, jamais elle n'aurait brûlé si à propos. C'est certain. Car il ne sait pas appeler à son secours les aides, ni les serviteurs, lui. (*Il se lève très agité.*) Vous voyez bien, Hilde, que c'est tout de même ma faute si la vie des deux petits a été sacrifiée. Et puis, n'est-ce pas à moi qu'Aline doit de n'être pas ce qu'elle aurait pu, ce qu'elle aurait dû devenir... et ce qu'elle aurait voulu être.

HILDE. — Mais puisque ce sont ces aides et ces serviteurs qui...

SOLNESS. — Qui les a appelés, ces aides, ces serviteurs ? Moi ! C'est à ma volonté qu'ils sont venus se soumettre. (*Avec une exaltation croissante.*) Voilà ce qu'on appelle avoir de la chance. Eh bien ! je vais vous dire ce qu'on ressent quand on la possède, cette chance. C'est comme si on avait là, sur la poitrine, une plaie vive. Et les aides, les serviteurs, vont coupant des morceaux de peau à d'autres hommes pour les greffer sur cette plaie. Mais la plaie ne guérit pas. Jamais... jamais ! Ah ! si vous saviez comme elle peut cuire et faire mal par moments.

HILDE, *le regardant attentivement*. — Vous êtes malade, maître Solness, très malade.

SOLNESS. — Dites « fou ». C'est ce que vous pensez.

HILDE. — Non, je ne crois pas que vous ayez l'esprit dérangé.

SOLNESS. — Qu'ai-je donc ? Voyons, dites !

HILDE. — Qui sait si vous n'êtes pas venu au monde avec une conscience déficiente ?

SOLNESS. — Une conscience déficiente ? Qu'est-ce encore que cette diablerie ?

HILDE. — Je veux dire que vous avez la conscience extrêmement délicate, d'une complexion trop fine. Elle ne supporte rien. Elle est incapable de soulever le moindre fardeau.

SOLNESS, *d'un ton maussade*. — Hem !... Et comment doit-elle donc être faite, d'après vous, la conscience ? Pouvez-vous me le dire ?

HILDE. — Votre conscience à vous, je la voudrais, comment dirai-je ?... robuste.

SOLNESS. — Robuste ? Et vous ? Avez-vous la conscience robuste, dites ?

HILDE. — Il me semble que oui. Je ne me suis jamais aperçue du contraire. SOLNESS. — Elle n'a pas eu trop d'épreuves à subir, j'imagine.

HILDE, *dont la bouche se crispe et tremble un peu*. — Oh ! Cela n'a pas été si simple d'abandonner mon père que j'aime de toutes mes forces.

SOLNESS. — Allons donc ! Pour un ou deux mois...

HILDE. — Je ne reviendrai probablement jamais à la maison.

SOLNESS. — Jamais ? Quelle a donc été la cause de votre départ ?

HILDE, *d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant*. — Et les dix ans révolus ? Vous les oubliez de nouveau ?

SOLNESS. — Quelles sornettes ! Il y avait donc à la maison quelque chose qui ne vous convenait pas ? Dites.

HILDE, *très sérieusement*. — Non. Ce qui m'en a chassée est en moi. Je me suis sentie éperonnée et poussée jusqu'ici. C'était si attrayant, d'ailleurs.

SOLNESS, *vivement*. — Voyez-vous, Hilde, voyez-vous ! il y a du troll en vous tout comme en moi. C'est ce troll en nous qui fait agir les puissances du dehors. Et il faut s'y prêter. Qu'on le veuille ou non.

HILDE. — Je crois presque que vous avez raison.

SOLNESS, *allant et venant dans la pièce*. — Oh ! Hilde, il y a de par le monde une telle quantité de diables que nous ne voyons pas !...

HILDE. — De diables aussi !

SOLNESS, *s'arrêtant*. — Oui, de diables, les uns bons, les autres méchants. Diables aux cheveux blonds, diables aux cheveux noirs. Si seulement on savait toujours de quels diables on dépend ! (*Recommençant à marcher.*) Bah ! il serait alors facile de s'arranger !

HILDE, *le suivant des yeux*. — Ou si l'on avait une conscience saine et forte ! De façon à oser faire tout ce qu'on veut.

SOLNESS, *s'arrêtant devant la console*. — Je crois que, sous ce rapport, la plupart des gens sont aussi infirmes que moi.

HILDE. — C'est bien possible.

SOLNESS, *s'appuyant à la console*. — Dans les sagas... Avez-vous jamais lu les vieilles sagas ?

HILDE. — Oh ! oui... Du temps où je lisais.

SOLNESS. — Dans les sagas il est question de ces Vikings qui faisaient voile vers les pays lointains, où ils allaient piller, incendier, tuer les hommes...

HILDE. — Et enlever les femmes...

SOLNESS. — Qu'ils gardaient captives...

HILDE. — Sur leurs bateaux, et qu'ils conduisaient chez eux...

SOLNESS. — Se comportant envers elles comme de vrais trolls.

HILDE, *fixant devant elle un regard à demi voilé*. — Il me semble que cela devait être bien excitant !

SOLNESS, *avec un petit rire guttural*. — D'enlever des femmes ? n'est-ce pas ?

HILDE. — D'être enlevée...

SOLNESS, *la regardant un instant*. — Ah ! très bien.

HILDE, *comme pour changer de discussion*. — Mais où vouliez-vous en venir avec vos Vikings ?

SOLNESS. — C'était là des gaillards à conscience robuste ! Quand ils rentraient chez eux, ils pouvaient manger et boire. Et ils étaient, avec cela, gais comme des enfants. Et les femmes, donc ! Souvent elles ne voulaient plus les quitter. Comprenez-vous cela, Hilde ?

HILDE. — Ces femmes ? Ah ! comme je les comprends !...

SOLNESS. — Tiens, tiens ! Peut-être auriez-vous fait comme elles ?

HILDE. — Et pourquoi pas ?

SOLNESS. — Vous auriez consenti à vivre avec une de ces brutes ?

HILDE. — Si je m'étais mise à l'aimer, cette brute...

SOLNESS. — Pourriez-vous aimer un homme de cette espèce ?

HILDE. — Mon Dieu ! on ne choisit pas qui l'on veut en amour.

SOLNESS, *la regardant d'un air concentré*. — Oh ! non, cela dépend du troll qui est en nous.

HILDE, *avec un demi-sourire*. — Et de tous ces diables que vous connaissez si bien... diables aux cheveux blonds, diables aux cheveux noirs.

SOLNESS, *d'un ton doux et pénétré*. — S'il en est ainsi, Hilde, je souhaite que les diables fassent un bon choix pour vous.

HILDE. — Leur choix est fait. Définitivement.

SOLNESS, *fixant sur elle un regard profond*. — Hilde... Vous êtes comme un oiseau des bois.

HILDE. — Non. Je ne me cache pas dans la broussaille.

SOLNESS. — C'est vrai. Il y aurait plutôt en vous quelque chose d'un oiseau de proie.

HILDE. — Oui... peut-être. (*Avec une énergie sauvage.*) Et pourquoi pas ! Pourquoi ne chercherais-je pas une proie, moi aussi ? Pourquoi ne saisis-je pas le butin qui me plaît ? Si je pouvais seulement le prendre dans mes serres... Ah ! si je pouvais l'enlever !

SOLNESS. — Hilde... savez-vous ce que vous êtes ?

HILDE. — Oui, oui, un oiseau étrange ?

SOLNESS. — Non. Vous êtes un jour naissant. Quand je vous regarde, je crois voir un lever de soleil.

HILDE. — Dites-moi, maître Solness... êtes-vous bien sûr de ne m'avoir jamais appelée... en pensée ?

SOLNESS, *lentement, à mi-voix*. — Je suis presque sûr de l'avoir fait.

HILDE. — Que me vouliez-vous ?

SOLNESS. — Vous êtes la jeunesse, Hilde.

HILDE, *souriant*. — Cette jeunesse dont vous aviez si peur ?

SOLNESS, *hochant légèrement la tête*. — Et à laquelle j'aspire tant, au fond. (*HILDE se lève, s'approche de la petite table et prend le carton à dessins de RAGNAR BROVIK.*)

HILDE, *tendant le carton à SOLNESS*. — Voici donc ces dessins...

SOLNESS, *d'un ton bref et déclamatoire*. — Laissez là ces barbouillages.

HILDE. — Et les quelques mots que vous deviez écrire...

SOLNESS. — Écrire ?... Jamais de la vie !

HILDE. — Puisque le vieux père est à la mort ! Ne pourriez-vous pas leur faire cette joie, à son fils et à lui ? Et puis, ces dessins pourront peut-être lui servir.

SOLNESS. — Je crois bien. Il bâtirait d'après ce plan. C'est une occasion qu'il s'est réservée là... ce monsieur !

HILDE. — Eh ! mon Dieu !... s'il en est ainsi... ne pourriez-vous pas commettre un tout petit mensonge ?

SOLNESS. — Un mensonge ? (*Avec fureur.*) Hilde... allez-vous-en avec ces maudits dessins !

HILDE, *tirant légèrement le carton à elle*. — Là, là, là... vous n'allez pas me mordre, au moins... Vous parlez de trolls. Je crois vraiment que vous agissez comme si vous en étiez un. (*Regardant autour d'elle.*) Où avez-vous une plume et de l'encre ?

SOLNESS. — Il n'y en a pas ici.

HILDE, *se dirigeant vers la porte*. — Mais j'en trouverai là, chez cette demoiselle.

SOLNESS. — Restez, Hilde !... Je devrais mentir, dites-vous. Oh ! oui. Je pourrais le faire à cause de son vieux père que j'ai démolé dans le temps... jeté par-dessus bord.

HILDE. — Comme les autres ?

SOLNESS. — Il me fallait de la place. Mais, quant à ce Ragnar... je ne veux pas qu'il s'élève. Pour rien au monde !

HILDE. — Pauvre garçon ! Il est peu probable qu'il le fasse. Puisqu'il n'est bon à rien...

SOLNESS, *s'approchant d'elle, dit à voix basse*. — Si Ragnar Brovik arrive, il me jettera par terre. Il me démolira... comme j'ai démolé son père.

HILDE. — Il vous démolira ! Il vaut donc quelque chose ?

SOLNESS. — Ah ! oui, vous pouvez y compter ! Il est la jeunesse, celle qui est toute prête à frapper à ma porte... à en finir avec le grand constructeur Solness.

HILDE, *tranquillement, fixant sur lui un regard de reproche*. — Et pourtant vous ne vouliez pas lui ouvrir. Fi donc !

SOLNESS. — J'ai payé ma victoire de mon sang !... Et puis, j'ai peur de perdre mes aides et mes serviteurs.

HILDE. — Hé ! vous travaillerez seul. Il n'y a pas d'autre moyen.

SOLNESS. — Ce serait en vain, Hilde. Il y aura quand même un retour des choses. Un peu plus tôt, un peu plus tard... L'expiation, voyez-vous, ne se laisse pas conjurer.

HILDE, *saisie d'angoisse, se bouchant les oreilles*. — Ne parlez pas ainsi ! Vous voulez donc me tuer !... m'enlever ce qui m'est plus cher que la vie ?...

SOLNESS. — Qu'est-ce donc ?

HILDE. — Le bonheur de vous voir grand, de vous voir une couronne en main. Bien haut, au sommet d'une tour d'église. (*Se calmant.*) Allons, vite un crayon ! Vous avez, au moins, un crayon sur vous ?...

SOLNESS, *fouillant dans sa poche*. — En voici un.

HILDE, *posant le carton à dessins sur la table devant le sofa*. — C'est bien. Maintenant, asseyons-nous. (*SOLNESS s'assied devant la table. HILDE, derrière lui, se penchant par-dessus le dossier de sa chaise.*) Et puis, écrivons. Gentiment, de tout notre cœur. Pour ce vilain Roar... n'est-ce pas ainsi qu'il s'appelle ?

SOLNESS *écrit quelques lignes, tourne la tête et regarde HILDE*. — Dites-moi, Hilde...

HILDE. — Quoi ?

SOLNESS. — Pendant les dix années que vous m'avez attendu...

HILDE. — Eh bien ?

SOLNESS. — Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ? Je vous aurais répondu.

HILDE, *vivement*. — Non, non, non. C'est justement ce que je ne voulais pas.

SOLNESS. — Pourquoi ?

HILDE. — Cela aurait pu tout gâter... Mais il s'agit maintenant d'écrire un mot sur ces dessins.

SOLNESS. — Oui... oui...

HILDE, *se penchant au-dessus de lui et le regardant écrire*. — Comme c'est gentil et plein de cœur. Oh ! que je le hais, ce Roald... que je le hais !

SOLNESS, *écrivant*. — N'avez-vous jamais aimé personne, Hilde ? Là, vraiment aimé ?

HILDE, *durement*. — Qu'est-ce que vous dites ?

SOLNESS. — Je demande si vous n'avez jamais aimé personne.

HILDE. — Quelqu'un d'autre, voulez-vous dire ?

SOLNESS, *la regardant*. — Oui, quelqu'un d'autre. Jamais, dites ? pendant ces dix ans ?... Jamais ?

HILDE. — Oh ! si, de temps en temps. Quand j'étais bien furieuse contre vous, de ce que vous ne veniez pas.

SOLNESS. — Ainsi, vous vous êtes intéressée à d'autres ?

HILDE. — Un tout petit peu. Durant une quinzaine de jours. Mon Dieu, vous savez bien comment ces choses se passent.

SOLNESS. — Ecoutez, Hilde : pourquoi êtes-vous venue ?

HILDE. — Ne perdons pas notre temps à bavarder. Le pauvre vieux pourrait mourir, en attendant.

SOLNESS. — Répondez-moi, Hilde. Que me voulez-vous ?

HILDE. — Je veux mon royaume.

SOLNESS. — Hem !...

(*Il jette un rapide coup d'œil du côté de la porte de gauche, et continue d'écrire. Mme SOLNESS entre au même instant, posant quelques paquets.*)

MADAME SOLNESS. — Je vous ai apporté quelques petites choses, mademoiselle Wangel. On

nous livrera le plus gros plus tard.

HILDE. — Oh ! que vous êtes donc gentille, tout de même !

MADAME SOLNESS. — Je ne fais que mon devoir. Rien de plus.

SOLNESS, *relisant ce qu'il a écrit*. — Aline !

MADAME SOLNESS. — Halvard ?

SOLNESS. — As-tu vu si elle... si la secrétaire est là ?

MADAME SOLNESS. — Oui, elle est là. Naturellement.

SOLNESS, *remettant les dessins dans le carton*. — Hem !...

MADAME SOLNESS. — Elle était au pupitre, comme toujours... quand je traverse la pièce.

SOLNESS, *se levant*. — En ce cas, je vais lui remettre ceci et lui dire que...

HILDE, *lui ôtant des mains le carton à dessins*. — Oh ! non, laissez-moi cette joie ! (*Elle s'approche de la porte, mais se retourne avant de l'ouvrir.*) Comment s'appelle-t-elle ?

SOLNESS. — Mlle Fosli.

HILDE. — Fi donc ! cela a l'air si froid. Je veux savoir son petit nom.

SOLNESS. — Je crois... qu'elle s'appelle Kaja.

HILDE, *ouvrant la porte et appelant*. — Kaja !... Venez ici ! Dépêchez-vous !... M. Solness veut vous parler.

(*KAJA apparaît à la porte.*)

KAJA, *regardant SOLNESS d'un air effrayé*. — Me voici...

HILDE, *lui tendant le carton*. — Tenez, Kaja ! Vous pouvez emporter ceci. M. Solness a écrit ce qu'il fallait.

KAJA. — Oh ! enfin !

SOLNESS. — Donnez cela au vieux dès que possible.

KAJA. — Je vais le faire tout de suite.

SOLNESS. — Oui, oui. De cette façon, Ragnar pourra bâtir.

KAJA. — Oh ! permettez-vous qu'il vienne vous remercier pour toute...

SOLNESS, *durement*. — Je ne veux pas de remerciements ! Dites-lui cela de ma part, s'il vous plaît.

KAJA. — Oui, je...

SOLNESS. — Et dites-lui aussi que dorénavant je n'ai plus besoin de ses services. Ni des vôtres.

KAJA, *à voix basse et tremblante*. — Ni des miens !...

SOLNESS. — Vous avez maintenant d'autres soucis, d'autres occupations. Et tout est pour le mieux. Allons, emportez les plans et rentrez chez vous, mademoiselle Fosli. Vite ! entendez-vous !

KAJA, *du même ton qu'avant*. — Oui, maître Solness.

(*Elle sort.*)

MADAME SOLNESS. — Dieu, qu'elle a l'air sournois !

SOLNESS. — Elle ? Pauvre petite bécasse !

MADAME SOLNESS. — Oh !... je vois ce que je vois, Halvard. Ainsi, tu les renvoies vraiment ?

SOLNESS. — Oui.

MADAME SOLNESS. — Elle aussi ?

SOLNESS. — N'est-ce pas là ce que tu voulais ?

MADAME SOLNESS. — Mais comment feras-tu sans elle ?... Ah ! oui, tu as quelqu'un en réserve, Halvard.

HILDE, *gaiement*. — S'il s'agit de moi, je ne suis vraiment pas bonne à mettre au pupitre.

SOLNESS. — Allons, allons, Aline... tout s'arrangera. Ne pense plus qu'à hâter notre déménagement. Ce soir, on suspend la couronne... (*Se tournant vers HILDE.*) tout en

haut de la tour. Qu'en dites-vous, mademoiselle Hilde ?

HILDE, *fixant sur lui un regard brillant*. — Oh ! que ce sera beau de vous revoir à cette hauteur !

SOLNESS. — Moi !...

MADAME SOLNESS. — Oh ! Dieu ! mademoiselle Wangel, à quoi pensez-vous ? Mon mari !...  
Sujet, comme il l'est, au vertige !

HILDE. — Au vertige ? Ah ! non, il ne l'est pas !

MADAME SOLNESS. — Oh si !

HILDE. — Mais je l'ai vu moi-même au sommet d'une tour !

MADAME SOLNESS. — Oui, on m'en a parlé. Mais c'est impossible.

SOLNESS, *avec violence*. — Oui, oui ! c'est impossible ! N'empêche que j'y suis monté !

MADAME SOLNESS. — Oh ! Halvard, ne dis donc pas cela. Toi, qui ne peux même pas te tenir sur le balcon du second étage. Tu as toujours été ainsi.

SOLNESS. — Tu pourrais bien avoir une surprise ce soir.

MADAME SOLNESS, *anxieusement*. — Non, non, non ! Dieu m'en garde ! Tiens, je vais de ce pas écrire au docteur. Il saura bien te retenir.

SOLNESS. — Voyons, Aline !...

MADAME SOLNESS. — Oui, Halvard, car tu es malade ! Ce ne peut être que cela ! Oh ! mon Dieu... oh ! mon Dieu.

*(Elle sort précipitamment par la droite.)*

HILDE, *regardant fixement SOLNESS*. — Est-ce vrai, oui ou non ?

SOLNESS. — Que je suis sujet au vertige ?

HILDE. — Que mon constructeur à moi n'ose pas... ne puisse pas monter aussi haut qu'il bâtit ?

SOLNESS. — C'est ainsi que vous comprenez les choses ?

HILDE. — Oui.

SOLNESS. — On dirait que pas un recoin en moi ne vous échappe.

HILDE, *jetant un regard par la fenêtre du coin*. — Là-haut. Tout en haut...

SOLNESS, *s'approchant d'elle*. — Là, dans une chambre, tout au haut de la tour, vous pourriez demeurer, Hilde. Vous y seriez logée comme une princesse.

HILDE, *d'un ton incertain, moitié sérieux, moitié plaisant*. — Oui. C'est ce que vous m'aviez promis.

SOLNESS. — Vous l'ai-je vraiment promis ?

HILDE. — Fi donc ! Vous m'avez dit que je deviendrais princesse, que vous me donneriez un royaume. Et puis vous avez... Oh !

SOLNESS, *doucement*. — Êtes-vous bien sûre que ce ne soit pas une espèce de rêve... une hallucination ?...

HILDE, *d'un ton provocant*. — Quoi ! ce n'est peut-être pas arrivé ?

SOLNESS. — Je n'en sais plus rien moi-même. *(Plus bas.)* Mais ce que je sais maintenant, c'est que...

HILDE. — C'est que ?... Dites vite !

SOLNESS. — ... C'est que j'aurais dû le faire.

HILDE, *avec audace et éclat*. — Oh ! non, vous n'avez pas le vertige !

SOLNESS. — Ce soir nous suspendons la couronne... princesse Hilde !

HILDE, *avec un pli amer à la bouche*. — Oui, au-dessus de votre nouveau foyer.

SOLNESS. — Au-dessus de la nouvelle maison... qui pour moi ne sera jamais un foyer.

*(Il sort par la porte donnant sur le jardin.)*

HILDE *fixe droit devant elle un regard voilé et se parle à demi-voix*. *On n'entend que ces mots.*  
— Terriblement excitant !

## ACTE TROISIÈME

Une grande véranda, attenante à la maison de SOLNESS. À gauche, on aperçoit un coin de la maison et une porte donnant sur la véranda. À droite, une balustrade. Au fond, un escalier conduisant de la véranda au jardin qu'elle domine. De grands arbres de haute futaie étendent leurs branches au-dessus de la véranda vers la maison. Au fond, à gauche, on aperçoit le rez-de-chaussée de la nouvelle villa. La tour est entourée d'un échafaudage dont on voit le bas. Au fond du jardin une vieille palissade. De l'autre côté, une rue bordée de maisons basses et délabrées. Horizon du soir, voilé de nuages dorés par le soleil couchant. Sur la véranda, un banc de jardin longe le mur de la maison. Devant le banc, une longue table. De l'autre côté de la table, un fauteuil et quelques tabourets en osier.

*Mme SOLNESS, enveloppée d'un grand châle en crêpe blanc, est assise dans le fauteuil. Elle a une attitude de repos. Ses regards sont dirigés vers le côté droit du jardin.*

*Au bout de quelques instants, HILDE WANGEL, venant du jardin, monte l'escalier. Elle est en chapeau, et vêtue comme au deuxième acte. Elle porte à son corsage un petit bouquet de fleurs des champs.*

MADAME SOLNESS, *tournant légèrement la tête.* — Vous avez parcouru le jardin, mademoiselle Wangel ?

HILDE. — Oui, je m'y suis promenée.

MADAME SOLNESS. — Vous avez trouvé des fleurs, à ce que je vois ?

HILDE. — Oui. Il y en a tant et plus sous les buissons.

MADAME SOLNESS. — Y en a-t-il encore ?... Il faut que je vous dise que je n'y vais presque jamais.

HILDE, *s'approchant d'elle.* — Comment ? J'y courrais tous les jours, à votre place.

MADAME SOLNESS, *avec un pâle sourire.* — Je ne cours guère, moi. Depuis longtemps.

HILDE. — Mais, enfin, vous y descendez bien quelquefois ? Il y fait si bon.

MADAME SOLNESS. — Je ne m'y sens plus chez moi. J'ai presque peur d'y aller.

HILDE. — D'aller dans votre jardin ?

MADAME SOLNESS. — Il me semble qu'il ne m'appartient plus.

HILDE. — Pourquoi dites-vous cela ?

MADAME SOLNESS. — Non, non, ce n'est plus mon jardin. Ce n'est plus le même que du temps de mon père et de ma mère. Ah ! mademoiselle Wangel, on l'a tellement mutilé, ce jardin. Ce ne sont plus que des morceaux. On y a construit des maisons pour des étrangers, pour des gens que je ne connais pas... et qui peuvent me voir de leurs fenêtres.

HILDE, *avec un beau sourire.* — Dites donc, madame Solness...

MADAME SOLNESS. — Quoi ?

HILDE. — Me permettez-vous de rester un instant près de vous ?

MADAME SOLNESS. — Très volontiers, si cela vous fait plaisir.

*(HILDE approche un tabouret du fauteuil et s'assied.)*

HILDE. — Ah ! on est bien là, pour se chauffer, comme un chat au soleil.

MADAME SOLNESS, *posant doucement la main sur la nuque de HILDE.* — C'est bien gentil à vous de rester près de moi. Je croyais que vous alliez chez mon mari. HILDE. — Pour quoi faire ?

MADAME SOLNESS. — Pour l'aider.

HILDE. — Grand merci. D'ailleurs, il est là-bas, avec les ouvriers ! Je l'ai vu, mais il avait l'air si rogue, que je ne me suis pas risquée à l'aborder.

MADAME SOLNESS. — Oh ! il est, au fond, si doux, si tendre de nature !

HILDE. — Lui ?

MADAME SOLNESS. — Vous ne le connaissez pas encore, mademoiselle Wangel. HILDE, *avec un regard affectueux*. — Êtes-vous contente d'aller demeurer dans la nouvelle maison ?

MADAME SOLNESS. — Je devrais l'être, puisque c'est le désir de Halvard.

HILDE. — Oh ! ce n'est pas ainsi que je l'entends.

MADAME SOLNESS. — Si, si, mademoiselle Wangel. C'est mon strict devoir que de me plier à sa volonté. Mais l'obéissance est souvent bien difficile.

HILDE. — Oh ! oui, elle doit l'être.

MADAME SOLNESS. — Je peux vous le dire. Quand on ne vaut pas mieux que moi...

HILDE. — Quand on a traversé autant d'épreuves que vous...

MADAME SOLNESS. — Comment le savez-vous ?

HILDE. — Votre mari me l'a dit.

MADAME SOLNESS. — Il s'ouvre si rarement à moi... Oui, mademoiselle Wangel, j'ai traversé bien des épreuves dans ma vie, allez !...

HILDE, *la regardant avec affection, et hochant lentement la tête*. — Pauvre madame Solness ! D'abord cet incendie...

MADAME SOLNESS, *avec un soupir*. — Oui, tout ce qui m'appartenait a brûlé.

HILDE. — Et ce n'est pas encore là ce qu'il y a de plus triste.

MADAME SOLNESS, *avec un regard interrogateur*. — Ce n'est pas là ce qu'il y a de plus triste ?

HILDE. — Non, ce n'est pas tout.

MADAME SOLNESS. — Qu'y aurait-il encore ?

HILDE, *baissant la voix*. — Vous avez perdu deux petits enfants.

MADAME SOLNESS. — Ah ! oui, mais c'est tout différent. C'était un arrêt de la Providence. On doit s'y soumettre... en rendant grâce au ciel.

HILDE. — Et vous le faites ?

MADAME SOLNESS. — Pas toujours, malheureusement. Je sais bien que c'est mon devoir, mais cela m'est impossible.

HILDE. — Je le crois sans peine.

MADAME SOLNESS. — Combien de fois me suis-je dit, cependant, que ce fut là un juste châtement...

HILDE. — Pourquoi ?

MADAME SOLNESS. — Parce que je n'ai pas assez bien supporté mon malheur.

HILDE. — Mais je ne vois pas...

MADAME SOLNESS. — Si, si, mademoiselle Wangel... Ne me parlez plus de ces deux petits enfants. Nous ne devons penser qu'à leur bonheur. Ils sont si heureux... si heureux, maintenant. Non, ce qui déchire le cœur dans la vie, ce sont les petites pertes, la perte de ce qui paraît insignifiant aux autres.

HILDE *la regarde avec une chaude sympathie*. — Chère madame Solness... parlez-moi de cela.

MADAME SOLNESS. — Je le répète, des riens. Mon Dieu, tous ces vieux portraits accrochés aux murs, et les vieilles robes de soie. Elles étaient dans la famille depuis des temps immémoriaux. Et les vieilles dentelles faites par mère et grand-mère... Tout cela a brûlé ! Pensez donc... jusqu'aux bijoux ! (*Avec un profond soupir.*) Et toutes les poupées.

HILDE. — Les poupées ?

MADAME SOLNESS, *avec des larmes dans la voix*. — J'avais neuf ravissantes poupées.

HILDE. — Elles ont toutes brûlé ?

MADAME SOLNESS. — Toutes. Oh ! cela m'a fait tant, tant de peine.

HILDE. — Vraiment ! Vous aviez conservé toutes ces poupées ? depuis votre enfance ?

MADAME SOLNESS. — Je ne les ai pas conservées. Les poupées et moi, nous avons continué à vivre ensemble.

HILDE. — Même quand vous êtes devenue grande ?

MADAME SOLNESS. — Oui, longtemps après.

HILDE. — Quand vous vous êtes mariée ?

MADAME SOLNESS. — Oui, certainement. Quand il ne me voyait pas, je... Mais elles ont toutes brûlé, les pauvrettes ! Personne n'a songé à les sauver... Oh ! c'est si triste d'y penser. Il ne faut pas rire de moi, mademoiselle Wangel.

HILDE. — Je ne ris pas du tout.

MADAME SOLNESS. — Car elles avaient une espèce de vie. Je les portais sous mon cœur, comme de petits enfants à naître.

*(Le Dr HERDAL, son chapeau à la main, arrive, sortant de la maison, et aperçoit Mme SOLNESS et HILDE.)*

LE DOCTEUR HERDAL. — Vous allez prendre froid, madame.

MADAME SOLNESS. — La journée m'a paru si belle et si chaude.

LE DOCTEUR HERDAL. — Oui, oui. Mais que se passe-t-il ici ? J'ai reçu un billet de vous...

MADAME SOLNESS, *se levant*. — Oui, j'ai à vous parler.

LE DOCTEUR HERDAL. — C'est bien. Rentrons, en ce cas. *(À HILDE.)* Toujours en tenue de campagne, mademoiselle ?

HILDE, *gaiement, en se levant*. — Eh ! oui, en tenue ! Mais aujourd'hui je ne suis pas d'humeur à me casser le cou. Vous et moi, docteur, nous resterons en bas, à regarder tranquillement le spectacle.

LE DOCTEUR HERDAL. — Quel spectacle ?

MADAME SOLNESS, *effrayée, dit à mi-voix à HILDE*. — Chut, chut !... Pour l'amour de Dieu ! Le voici qui vient ! Essayez de lui ôter cette folie de la tête. Soyons amies, mademoiselle Wangel. Nous le pouvons, n'est-ce pas ?

HILDE, *se jetant violemment à son cou*. — Oh ! oui, nous le pouvons....

MADAME SOLNESS, *se dégageant doucement*. — Là, là, là ! Le voici, docteur. Allons causer un peu.

LE DOCTEUR HERDAL. — C'est de lui qu'il s'agit ?

MADAME SOLNESS. — Oui. Venez.

*(Elle entre dans la maison, suivie du médecin. Au bout d'un instant arrive SOLNESS, venant du jardin. Il monte l'escalier. La figure de HILDE prend une expression sérieuse.)*

SOLNESS, *jetant un coup d'œil sur la porte de la maison, qu'on referme prudemment*. — Avez-vous remarqué, Hilde, qu'elle s'en va sitôt que je viens ?

HILDE. — J'ai remarqué que, chaque fois que vous venez, elle se sent obligée de partir.

SOLNESS. — C'est possible, mais je n'y peux rien. *(La regardant attentivement.)* Avez-vous froid, Hilde ? On le croirait.

HILDE. — Je sors d'un sépulcre.

SOLNESS. — Que voulez-vous dire ?

HILDE. — Que j'ai pris froid, monsieur Solness.

SOLNESS, *lentement*. — Je crois vous comprendre.

HILDE. — Que venez-vous faire ici ?

SOLNESS. — Je vous ai aperçue de loin.

HILDE. — En ce cas, vous l'avez vue... elle aussi.

SOLNESS. — Je savais qu'elle s'en irait dès que j'arriverais.

HILDE. — Cela vous fait-il beaucoup de peine, qu'elle s'écarte ainsi de votre chemin?

SOLNESS. — C'est plutôt une sorte de soulagement.

HILDE. — De ne pas l'avoir toujours devant les yeux ?...

SOLNESS. — Oui.

HILDE. — Accablée par son chagrin et par le souvenir de ses enfants ?...

SOLNESS. — Oui... C'est vrai.

*(HILDE va et vient sur la véranda, les mains derrière le dos, puis s'arrête devant la balustrade, et se tourne vers le jardin.)*

SOLNESS, *après un instant de silence.* — Avez-vous longtemps causé avec elle ? *(Hilde reste immobile et ne répond pas.)* Je demande si vous avez causé longtemps ? *(HILDE continue à garder le silence.)* De quoi vous a-t-elle parlé, Hilde ? *(HILDE ne répond pas.)* Pauvre Aline !... Des enfants, sans doute ?... *(HILDE est secouée d'un frisson nerveux, puis elle hoche vivement la tête, à plusieurs reprises, en signe d'affirmation.)* Jamais elle ne surmontera son chagrin... Jamais !... *(S'approchant de HILDE.)* Vous voici de nouveau pétrifiée, comme hier soir.

HILDE, *se retournant, fixe sur lui un regard droit et sérieux.* — Je veux partir.

SOLNESS, *d'un ton bref.* — Partir !...

HILDE. — Oui.

SOLNESS. — Je vous le défends.

HILDE. — Que voulez-vous que je fasse ici, maintenant ?

SOLNESS. — Que vous soyez près de moi, Hilde ; c'est tout.

HILDE, *le toisant du regard.* — Merci bien. Les choses n'en resteraient pas là.

SOLNESS, *malgré lui.* — Tant mieux !...

HILDE, *violemment.* — Je ne puis faire de mal à une personne que je connais : je ne prendrai rien de ce qui lui appartient.

SOLNESS. — Qui vous parle de cela ?

HILDE, *continuant.* — À une étrangère, c'est bien différent. Quelqu'un que je n'aurais jamais vu. Mais à une personne qui m'accueille sous son toit !... Ah ! non, non ! fi !

SOLNESS. — Mais je n'ai jamais dit le contraire !

HILDE. — Allons donc ! Vous savez bien comment cela finirait. Voilà pourquoi je pars.

SOLNESS. — Et que deviendrai-je, moi, quand vous serez partie ? Que ferai-je de mon existence ? Oui, qu'en ferai-je, après ?

HILDE, *avec l'expression énigmatique que son regard prend de temps en temps.* — Oh ! vous !... N'avez-vous pas vos devoirs envers elle ? Vivez pour ces devoirs.

SOLNESS. — Trop tard ! Ces puissances... ces... ces...

HILDE. — ... Ces diables...

SOLNESS. — Oui, ces diables ! Et le troll qui est en moi. Ils ont pris tout le sang de ses veines.

*(Avec un rire désespéré.)* Pour que je sois heureux, moi ! Oui, oui ! *(D'une voix oppressée.)* Et la voici morte, morte à cause de moi. Et moi, je suis enchaîné vivant à une morte. *(Saisi d'angoisse.)*

Moi, moi, qui ne peux vivre sans joie !

HILDE *va s'asseoir sur le banc, s'accoude à la table, appuie sa tête sur ses mains et regarde un instant SOLNESS.* — Qu'allez-vous construire maintenant ?

SOLNESS, *secouant la tête.* — Je ne ferai plus grand-chose, désormais.

HILDE. — Ce ne sera pas une de ces demeures où père, mère et enfants peuvent vivre calmes et heureux ?

SOLNESS. — Qui sait si désormais on voudra de ces demeures.

HILDE. — Pauvre maître Solness ! Et vous qui, pendant ces dix années, n'avez vécu que pour cela !

SOLNESS. — Oui, Hilde, c'est bien vrai.

HILDE, *avec éclat*. — Oh ! que tout cela me semble insensé, absurde !

SOLNESS. — Quoi ?

HILDE. — Qu'on n'ose pas tendre la main pour saisir son bonheur ! Pour vivre ! Seulement parce qu'il y a sur votre chemin une personne qu'on connaît !

SOLNESS. — Et qu'on n'a pas le droit d'oublier.

HILDE. — Qui sait, si, au fond, on n'en aurait pas le droit ? Mais enfin... Ah ! si l'on pouvait s'endormir pour échapper à tout cela !

*(Elle pose les bras sur la table, appuie la joue gauche sur ses mains et ferme les yeux.)*

SOLNESS *tourne le fauteuil et s'assied à la table*. — Avez-vous connu le calme et le bonheur... là-bas, chez votre père, Hilde ?

HILDE, *qui ne bouge pas et semble à moitié endormie*. — J'étais en cage.

SOLNESS. — Et vous ne voulez pas y retourner ?

HILDE, *sans changer de ton*. — L'oiseau des bois ne veut jamais être en cage.

SOLNESS. — Il préfère fendre librement l'air.

HILDE, *toujours du même ton*. — L'oiseau de proie aime à fendre l'air.

SOLNESS, *la suivant du regard*. — Si l'on était hardi comme les Vikings...

HILDE, *sans bouger, ouvre les yeux et reprend sa voix ordinaire*. — Que faudrait-il encore, dites ?

SOLNESS. — Une conscience robuste.

*(HILDE se redresse et s'anime. Ses yeux ont repris leur joyeux éclat.)*

HILDE, *hochant la tête et regardant SOLNESS*. — Je sais bien, moi, ce que vous construirez maintenant !

SOLNESS. — En ce cas, Hilde, vous en savez plus que moi.

HILDE. — Oui, oui, les constructeurs sont si bêtes !

SOLNESS. — Eh bien, dites ! que croyez-vous que ce sera ?

HILDE, *hochant la tête*. — Le château.

SOLNESS. — Quel château ?

HILDE. — Le mien, naturellement.

SOLNESS. — Vous voulez un château, maintenant ?

HILDE. — Ne me devez-vous pas un royaume ?

SOLNESS. — Eh bien ?

HILDE. — À qui possède un royaume, il faut un château, n'est-ce pas ?

SOLNESS, *s'animant de plus en plus*. — Oui, oui ! C'est la coutume.

HILDE. — Eh bien ! vite ! Construisez-le !

SOLNESS, *riant*. — Comme cela ?... Sur l'heure ?

HILDE. — Oui ! Les dix ans sont révolus, et je ne veux plus attendre. Allons, allons, vite mon château !

SOLNESS. — Il ne fait pas bon vous devoir quelque chose, Hilde.

HILDE. — Il fallait y réfléchir avant. Maintenant il est trop tard. Allons... *(Frappant la table du doigt)* en avant le château ! Il est à moi ! Je le veux, là, tout de suite !

SOLNESS, *d'un ton plus sérieux, les bras sur la table et avançant la tête vers HILDE*. — Comment vous l'êtes-vous représenté, ce château, Hilde ?

*(Le regard de HILDE se voile peu à peu, comme si elle rentrait en elle-même.)*

HILDE, *lentement*. — Mon château doit être bâti sur une grande hauteur, sur une très grande hauteur. La vue doit s'étendre librement de tous les côtés. Je veux voir loin, très loin.

SOLNESS. — Et il doit être flanqué d'une haute tour ?

HILDE. — D'une hauteur effrayante. Et, tout au sommet, il me faut un balcon. Et, sur ce balcon, je veux être debout...

SOLNESS, *portant involontairement les mains à son front*. — Debout ! à cette hauteur vertigineuse ?...

HILDE. — Oui ! je veux être là et regarder de haut tout ceux qui bâtissent les églises et tous ceux qui bâtissent des demeures pour les frères, les mères, les enfants. Et vous, il faudra que vous soyez près de moi et que vous les regardiez aussi.

SOLNESS, *d'une voix contenue*. — Sera-t-il permis au constructeur de monter jusque chez la princesse ?

HILDE. — Si le constructeur le veut.

SOLNESS, *plus bas*. — En ce cas, je crois que le constructeur viendra.

HILDE, *hochant la tête*. — Oui... le constructeur viendra.

SOLNESS. — Mais après cela il cessera de bâtir... ce pauvre constructeur.

HILDE, *vivement*. — Oh non ! Nous bâtirons ensemble ce qu'il y a de plus délicieux au monde.

SOLNESS, *entraîné*. — Hilde !... Dites-moi ce que c'est.

HILDE *le regarde en souriant, secoue légèrement la tête, avance les lèvres, et parle comme à un enfant*. — Ces constructeurs sont des gens bien... bien bêtes !

SOLNESS. — Oui, c'est entendu. Mais, dites-moi, qu'allons-nous construire ensemble, qui est le plus délicieux au monde ?

HILDE, *après un moment de silence, parle avec une expression vague dans les yeux*. — Des châteaux en Espagne.

SOLNESS. — Des châteaux en Espagne ?

HILDE, *hochant la tête*. — Oui, des châteaux en Espagne ! Savez-vous ce que c'est ?

SOLNESS. — Vous l'avez dit. C'est ce qu'il y a de plus délicieux au monde.

HILDE, *se levant brusquement et faisant de la main un geste dédaigneux*. — Oui, vraiment ! Ils sont si accessibles, les châteaux en Espagne... Et si faciles à bâtir... (*Le regardant d'un air méprisant.*) Surtout pour les architectes dont la conscience est sujette au vertige.

SOLNESS, *se levant*. — Désormais, Hilde, nous bâtirons ensemble.

HILDE, *avec un petit sourire de doute*. — Un vrai château en Espagne ?

SOLNESS. — Oui, mais bâti sur de fortes assises.

(*RAGNAR BROVIK arrive, sortant de la maison. Il tient une grande couronne de feuillage ornée de fleurs et de rubans de soie.*)

HILDE, *avec un cri de joie*. — La couronne ! Oh ! ce sera beau !

SOLNESS, *étonné*. — C'est vous, Ragnar, qui apportez la couronne ?

RAGNAR. — J'avais promis cela au contremaître.

SOLNESS, *d'un ton soulagé*. — Je vois que votre père va mieux.

RAGNAR. — Non.

SOLNESS. — Cela ne lui a-t-il pas fait du bien de voir ce que j'ai écrit ?

RAGNAR. — C'est venu trop tard.

SOLNESS. — Trop tard !

RAGNAR. — Quand elle a apporté le carton à dessins, il était sans connaissance. Il a eu une attaque.

SOLNESS. — Mais rentrez donc chez vous ! Allez soigner votre père.

RAGNAR. — Il n'a plus besoin de moi.

SOLNESS. — C'est égal ! vous devriez tenir à rester près de lui.  
RAGNAR. — Elle est là pour le veiller.  
SOLNESS, *avec un peu d'hésitation*. — Qui cela ? Kaja ?  
RAGNAR, *fixant sur lui un regard sombre*. — Oui, oui... Kaja.  
SOLNESS. — Rentrez chez vous, Ragnar, restez avec eux. Et donnez-moi la couronne.  
RAGNAR, *réprimant un sourire moqueur*. — Ce n'est pas vous qui... ?  
SOLNESS. — C'est moi qui la porterai... (*Il prend la couronne des mains de RAGNAR.*) Et maintenant, rentrez. Nous n'avons pas besoin de vous aujourd'hui.  
RAGNAR. — Je sais que vous n'avez plus besoin de moi. Mais, aujourd'hui, je resterai.  
SOLNESS. — Restez donc, puisque vous y tenez tant.  
HILDE, *devant la balustrade*. — C'est d'ici que je vous regarderai.  
SOLNESS. — Moi !...  
HILDE. — Ce sera terriblement excitant.  
SOLNESS, *d'une voix contenue*. — Nous en reparlerons, Hilde.  
(*Il descend, tenant la couronne, et disparaît dans le jardin,*)  
HILDE *le suit des yeux, puis elle se tourne vers RAGNAR*. — Vous auriez pu remercier, me semble-t-il.  
RAGNAR. — Le remercier ?... Lui ?...  
HILDE. — Eh ! oui. C'est ce que vous auriez dû faire.  
RAGNAR. — C'est plutôt vous que j'aurais dû remercier.  
HILDE. — Comment cela ?  
RAGNAR, *sans répondre*. — Mais prenez garde, mademoiselle ! Vous ne le connaissez pas encore.  
HILDE, *avec feu*. — Oh ! je le connais mieux que personne !  
RAGNAR, *avec un sourire amer*. — Le remercier ! Lui, qui m'a tenu dans l'ombre pendant des années ! Lui, qui a fait que mon père doute de moi... qui m'a fait douter de moi-même... Et tout cela parce que... !  
HILDE, *qui semble deviner sa pensée*. — Parce que ?... Dites vite !  
RAGNAR. — Parce qu'il voulait la garder près de lui.  
HILDE, *avec un geste de défi*. — La demoiselle du pupitre ?  
RAGNAR. — Oui.  
HILDE, *le menaçant du poing*. — C'est faux ! Vous mentez !  
RAGNAR. — Je ne l'ai pas cru, jusqu'à ce qu'elle me le dise... aujourd'hui même.  
HILDE, *hors d'elle*. — Qu'a-t-elle dit ? Je veux le savoir ! Vite, vite !  
RAGNAR. — Elle m'a dit qu'il lui avait fait perdre la tête, qu'il s'était emparé de toutes ses pensées, que jamais elle ne pourrait s'éloigner de lui, qu'elle resterait toujours attachée à lui...  
HILDE, *avec un éclair dans les yeux*. — Elle n'en a pas le droit !  
RAGNAR, *la scrutant du regard*. — Qui le lui défend ?  
HILDE, *brusquement*. — Lui, entre autres !  
RAGNAR. — Non, non... je comprends tout. Désormais, elle lui serait à charge. HILDE. — Vous ne comprenez rien !... Je vais vous dire, moi, pourquoi il tenait à elle.  
RAGNAR. — Oui, dites. Pourquoi ?  
HILDE. — Pour vous retenir, vous.  
RAGNAR. — Il vous l'a dit ?  
HILDE. — Non, mais c'est vrai ! Il faut que ce soit vrai ! (*Avec emportement.*) Je veux... je veux que ce soit vrai !  
RAGNAR. — Et c'est justement quand vous êtes arrivée... qu'il l'a lâchée.

HILDE. — C'est vous... vous qu'il a lâché ! Croyez-vous qu'il se soucie de je ne sais quelle demoiselle ?

RAGNAR, *réfléchissant*. — Aurait-il eu peur de moi tout ce temps ?

HILDE. — Peur ?... Lui ? Vous êtes vraiment bien outrecuidant.

RAGNAR. — Oh ! il se sera douté depuis longtemps que, moi aussi, j'étais bon à quelque chose. Quant à la peur, il n'y est pas inaccessible.

HILDE. — Lui ! Allons donc !

RAGNAR. — Oui, c'est comme je vous le dis. Ce grand constructeur... qui ne craint pas de détruire le bonheur des autres, d'agir comme il l'a fait envers mon père et envers moi... a peur de monter sur un simple échafaudage. Oh ! quant à cela, il ne l'oserait jamais !

HILDE. — Oh ! vous auriez dû le voir à la hauteur où je l'ai vu, moi ! C'était à donner le vertige !

RAGNAR. — Vous avez vu cela ?

HILDE. — Oui, je l'ai vu, libre et fier, se tenir debout au sommet d'un clocher et y suspendre la couronne !

RAGNAR. — Je sais qu'il a osé le faire une fois dans sa vie. Une seule fois. Il en a été souvent question entre nous autres, jeunes. Mais aucune force humaine ne le ferait recommencer.

HILDE. — Vous verrez cela, dès aujourd'hui !

RAGNAR, *d'un ton moqueur*. — Ah ! oui, nous le verrons !

HILDE. — Certainement.

RAGNAR. — Jamais au monde.

HILDE, *avec emportement*. — Je veux le voir ! Je le veux et cela sera !

RAGNAR. — Il n'osera pas. Il a peur... le grand constructeur.

(*Mme SOLNESS arrive, venant de la maison.*)

MADAME SOLNESS, *cherchant des yeux son mari*. — Il n'est pas ici ? Où est-il ?

RAGNAR. — M. Solness est avec les ouvriers.

HILDE. — Il a pris la couronne avec lui.

MADAME SOLNESS, *avec terreur*. — La couronne ! Oh ! Mon Dieu... mon Dieu ! Allez le trouver, Brovik ! Essayez de le ramener !

RAGNAR. — Dois-je lui dire que vous désirez lui parler, madame ?

MADAME SOLNESS. — Oui, mon ami... Ou plutôt non, ne le lui dites pas ! Dites-lui que quelqu'un l'attend... et qu'il vienne tout de suite.

RAGNAR. — C'est bien, madame, j'y vais.

(*Il descend l'escalier, et disparaît dans le jardin.*)

MADAME SOLNESS. — Oh ! mademoiselle Wangel, vous ne pouvez vous figurer l'angoisse qu'il me cause.

HILDE. — Qu'y a-t-il donc là de si effrayant ?

MADAME SOLNESS. — Oh ! vous le comprenez bien. Pensez donc ! S'il s'est vraiment mis en tête de monter sur les échafaudages !

HILDE, *vivement*. — Croyez-vous qu'il le fasse ?

MADAME SOLNESS. — Oh ! on ne sait jamais ce dont il est capable !

HILDE. — Vous le croyez donc... comment dire ?

MADAME SOLNESS. — Je ne sais plus que croire, après tout ce que le docteur vient de m'apprendre et tout ce qu'il m'a dit lui-même.

(*Le Dr HERDAL se montre sur le pas de la porte.*)

LE DOCTEUR HERDAL. — Vient-il ?

MADAME SOLNESS. — Je l'espère. En tout cas, on est allé le chercher.

LE DOCTEUR HERDAL, *venant plus près*. — Quant à vous, madame, il faut rentrer.

MADAME SOLNESS. — Non, non, je veux rester ici et attendre Halvard.

LE DOCTEUR HERDAL. — Mais il y a quelques dames au salon.

MADAME SOLNESS. — Ah ! mon Dieu ! Dans un tel moment.

LE DOCTEUR HERDAL. — Elles voudraient voir la fête, disent-elles.

MADAME SOLNESS. — Oui, oui, il faut que j'aie les accueillir, c'est mon devoir.

HILDE. — Ne pourriez-vous pas les renvoyer ?

MADAME SOLNESS. — Non, c'est impossible. Elles sont là. C'est mon devoir de les recevoir.

Mais vous, attendez-le ici.

LE DOCTEUR HERDAL. — Et tâchez de le distraire le plus longtemps possible.

MADAME SOLNESS. — Oui, chère mademoiselle Wangel, retenez-le de toutes vos forces.

HILDE. — Ne vaut-il pas mieux que vous le fassiez vous-même ?

MADAME SOLNESS. — Mon Dieu ! oui, ce serait mon devoir. Mais quand on a des devoirs de tous les côtés.

LE DOCTEUR HERDAL, *regardant du côté du jardin*. — Le voici !

MADAME SOLNESS. — Et dire que je suis obligée de rentrer !...

LE DOCTEUR HERDAL, à HILDE. — Ne lui dites pas que je suis ici.

HILDE. — Soyez tranquille ! Je trouverai un autre sujet de conversation.

MADAME SOLNESS. — Et retenez-le des deux mains, je vous en prie. Personne ne pourrait le faire aussi bien que vous.

*(Mme SOLNESS et le Dr HERDAL entrent dans la maison, HILDE reste sur la véranda.)*

*SOLNESS, venant du jardin, monte l'escalier.)*

SOLNESS. — Il y a ici quelqu'un qui me demande, m'a-t-on dit ?

HILDE. — Oui, monsieur Solness : c'est moi.

SOLNESS. — Ah ! c'est vous, Hilde. J'avais peur que ce ne soient Aline et le docteur.

HILDE. — Vous avez facilement peur, vous.

SOLNESS. — Vous croyez ?

HILDE. — Oui, on dit que vous avez peur d'escalader les échafaudages.

SOLNESS. — Cela, c'est une autre affaire.

HILDE. — C'est donc vrai ?

SOLNESS. — Oui, c'est vrai.

HILDE. — Vous avez peur de tomber et de vous tuer ?

SOLNESS. — Non.

HILDE. — Que craignez-vous donc ?

SOLNESS. — Je crains l'expiation, Hilde.

HILDE. — L'expiation ? *(Elle secoue la tête.)* Je ne comprends pas.

SOLNESS. — Asseyez-vous, je vais vous raconter quelque chose.

HILDE. — Oui, oui, faites vite !

*(Elle s'assied sur un tabouret, près de la balustrade, et fixe sur SOLNESS un regard attentif.)*

SOLNESS, *jetant son chapeau sur la table*. — Je vous ai dit que j'avais commencé par bâtir des églises.

HILDE, *hochant la tête*. — Je le sais.

SOLNESS. — J'étais d'une famille pieuse de la campagne et rien ne me paraissait plus grand que de construire des églises.

HILDE. — Oui, oui.

SOLNESS. — Et j'ose dire que toutes ces pauvres petites églises, je les ai bâties avec tant de zèle, de ferveur, de piété, que... que...

HILDE. — Que ?... Allons, achevez !

SOLNESS. — Que je croyais vraiment L'avoir contenté.

HILDE. — Qui cela ?

SOLNESS. — Celui à qui les églises étaient offertes. Celui dont elles devaient célébrer la gloire.

HILDE. — Ah ! très bien ! Mais comment savez-vous qu'il... n'était pas content de vous ?

SOLNESS, *d'un ton sarcastique*. — Lui ? Content de moi ? Comment pouvez-vous le croire, Hilde ? Lui, qui a déchaîné en moi ce troll ! Lui, qui a envoyé, pour me servir jour et nuit... tous ces... tous ces...

HILDE. — Tous ces diables...

SOLNESS. — Oui, ces diables de toute espèce. Ah ! non, j'ai bien senti qu'il n'était pas content de moi. (*D'un ton mystérieux.*) C'est pour cela, voyez-vous, qu'il a livré la vieille maison aux flammes.

HILDE. — Vraiment ? c'est pour cela ?

SOLNESS. — Ne comprenez-vous donc pas ? C'était pour m'aider à devenir un vrai maître... afin que mes églises Lui fassent plus d'honneur. Au commencement, je ne comprenais pas, mais, tout à coup, mes yeux se sont ouverts.

HILDE. — À quelle époque ?

SOLNESS. — Pendant que je bâtissais le clocher de Lysanger.

HILDE. — J'en étais sûre.

SOLNESS. — Là-bas, voyez-vous, dans ces parages lointains, j'ai longtemps et librement réfléchi, et j'ai fini par comprendre pourquoi Il m'avait pris mes enfants. C'était pour m'enlever tout autre attachement, tel que l'amour et le bonheur, comprenez-vous. De cette façon, ma vie se serait passée à Lui bâtir des églises. (*Souriant.*) Mais il n'en fut rien !

HILDE. — Qu'avez-vous fait ?

SOLNESS. — J'ai commencé par m'étudier, par sonder ma conscience.

HILDE. — Et après ?

SOLNESS. — Après, j'ai fait l'impossible. Tout comme Lui.

HILDE. — L'impossible ?...

SOLNESS. — Jusque-là, je n'avais jamais pu atteindre librement les sommets. Ce jour-là, je l'ai fait.

HILDE, *se levant d'un bond*. — Oui, vous l'avez fait !

SOLNESS. — Et, quand je fus tout en haut, au moment de suspendre la couronne, je Lui ai dit : Écoute-moi, Tout-Puissant ! Désormais, je veux être maître dans mon domaine, comme Tu l'es dans le tien. Je ne Te bâtirai plus d'églises ; je ne construirai que des demeures pour les hommes.

HILDE, *dont le regard s'illumine*. — Voilà le chant que j'entendis dans l'air.

SOLNESS. — Mais tout cela a été de l'eau pour son moulin.

HILDE. — Que voulez-vous dire ?

SOLNESS, *la regardant d'un œil découragé*. — Construire des demeures pour les hommes, Hilde... cela ne vaut pas deux sous.

HILDE. — Vous croyez ?

SOLNESS. — Oui, car je vois maintenant que les hommes n'ont que faire de leurs foyers. Leur bonheur n'est pas là. Que ferais-je moi-même d'un foyer, si j'en possédais un ? (*Avec un rire triste et amer.*) Oui, aussi loin que je regarde en arrière, c'est tout ce que j'aperçois. Je n'ai rien bâti de solide, ni rien sacrifié pour construire quelque chose qui puisse durer. Rien, rien, rien.

HILDE. — Et désormais, vous ne bâtirez plus ?

SOLNESS, *s'animant*. — Au contraire ! c'est maintenant que je vais commencer.

HILDE. — Comment ? dites vite !

SOLNESS. — Je veux bâtir un édifice pour y loger le bonheur humain... le seul où il puisse s'abriter.

HILDE, *le regardant fixement*. — Maître Solness... vous pensez à notre château en Espagne...

SOLNESS. — Oui, je pense à notre château en Espagne...

HILDE. — J'ai peur que le vertige ne vous prenne, avant que nous soyons à mi-chemin.

SOLNESS. — Non, Hilde, pas si nous marchons la main dans la main, vous et moi.

HILDE, *avec un sourd ressentiment*. — Nous deux seulement ? Nous ne serons pas toute une troupe ?

SOLNESS. — Qui donc nous accompagnerait ?

HILDE. — Et la Kaja, la fille du pupitre ? La pauvre... Vous ne la prendriez pas avec vous ?

SOLNESS. — Tiens, tiens, c'est donc de cela qu'Aline vous parlait tout à l'heure ?

HILDE. — Est-ce vrai, ou non ?

SOLNESS, *avec violence*. — Je ne réponds pas à une pareille question ! Il faut que vous ayez en moi une foi pleine et entière.

HILDE. — Pendant dix ans, j'ai cru en vous.

SOLNESS. — Il faut me croire toujours.

HILDE. — Je le ferai, si je vous vois monter sans crainte jusqu'au sommet !

SOLNESS, *avec un pénible soupir*. — Non, Hilde, pareille chose ne se répète pas tous les jours.

HILDE, *avec passion*. — Je le veux ! Je le veux ! (*D'une voix suppliante.*) Encore une fois, une seule, dites ! Faites encore une fois l'impossible !

SOLNESS, *immobile, fixant sur elle un regard profond*. — Si je le fais, Hilde, je me dresserai là-haut et je Lui parlerai encore une fois.

HILDE, *avec une émotion croissante*. — Que Lui direz-vous ?

SOLNESS. — Je Lui dirai : Écoute-moi, Seigneur tout-puissant ; juge-moi comme il Te plaira. Mais, dorénavant, je ne construirai qu'une chose... la plus douce qu'il y ait au monde...

HILDE, *avec exaltation*. — Oui... oui... oui !...

SOLNESS. — ... en compagnie d'une princesse que j'aime...

HILDE. — Oui, oui, dites-Lui cela !

SOLNESS. — Maintenant, Lui dirai-je encore, je descendrai, je la prendrai dans mes bras et je la couvrirai de baisers...

HILDE. — ... de mille baisers ! Dites-Lui cela !

SOLNESS. — ... de mille et mille baisers ! Je le Lui dirai !

HILDE. — Et puis ?

SOLNESS. — J'agiterai mon chapeau... je descendrai... et je ferai comme je l'aurai dit.

HILDE, *étendant les bras*. — Ah ! c'est ainsi que vous m'êtes apparu quand j'entendais un chant dans l'air !

SOLNESS, *baissant la tête et regardant HILDE*. — Comment êtes-vous devenue ce que vous êtes, Hilde ?

HILDE. — Comment m'avez-vous faite telle que je suis ?

SOLNESS, *d'un ton bref et décidé*. — La princesse aura son château.

HILDE, *jubilant et battant des mains*. — Oh ! maître !... Mon beau château !... Notre château en Espagne !

SOLNESS. — Bâti sur de fortes assises.

*(Dans la rue, une foule s'est assemblée. On l'entrevoit entre les arbres. Une musique d'instruments de cuivre retentit derrière la nouvelle maison, Mme SOLNESS, un col de fourrure sur les épaules, le Dr HERDAL, tenant le châte blanc quelle portait, puis quelques dames viennent se placer sur la véranda. En même temps, RAGNAR BROVIK apparaît, venant du*

*jardin.)*

MADAME SOLNESS, à RAGNAR. — Il y a donc de la musique ?

RAGNAR. — Oui. La fanfare des ouvriers. (À SOLNESS.) Le contremaître vous fait dire qu'il est prêt à monter pour suspendre la couronne.

SOLNESS, *prenant son chapeau.* — C'est bien. Je vais les rejoindre.

MADAME SOLNESS, *effrayée.* — Que vas-tu faire là-bas, Halvard ?

SOLNESS, *d'un ton bref.* — Je dois être au milieu de mes hommes.

MADAME SOLNESS. — Oui, mais tu resteras en bas, dis ?

SOLNESS. — N'est-ce pas mon habitude ?...

*(Il descend l'escalier et disparaît dans le jardin.)*

MADAME SOLNESS *lui crie par-dessus la balustrade.* — Je t'en prie, dis à cet homme d'être prudent ! Promets-le-moi, Halvard !

LE DOCTEUR HERDAL, à Mme SOLNESS. — Vous voyez bien que j'avais raison. Il ne pense plus à ces folies.

MADAME SOLNESS. — Oh ! quel soulagement ! Deux hommes sont tombés de nos échafaudages. Et tous deux sont morts sur place. (À HILDE.) Merci, mademoiselle Wangel, de l'avoir retenu. Je n'aurais jamais eu gain de cause.

LE DOCTEUR HERDAL, *gaiement.* — Oui, oui, mademoiselle Wangel, vous vous entendez à retenir les hommes, quand vous le voulez bien !

*(Mme SOLNESS et le Dr HERDAL s'approchent des dames qui sont groupées au haut de l'escalier, le regard dirigé vers le jardin. HILDE demeure au premier plan, devant la balustrade. RAGNAR s'approche d'elle.)*

RAGNAR, *à mi-voix, réprimant un sourire.* — Vous voyez, mademoiselle, tous ces jeunes gens là-bas ?

HILDE. — Oui.

RAGNAR. — Ce sont les camarades venus pour voir le maître.

HILDE. — Pourquoi veulent-ils le voir ?

RAGNAR. — Parce qu'il a peur de monter sur sa propre maison, et qu'ils tiennent à le constater.

HILDE. — Vraiment ! Les chers garçons !...

RAGNAR, *avec sarcasme.* — Il nous a tenus si longtemps en bas. Nous l'y verrons lui-même aujourd'hui.

HILDE. — Non, vous ne l'y verrez pas.

RAGNAR. — Tiens ! Et que verrons-nous donc ?

HILDE. — Vous le verrez là-haut, au sommet !

RAGNAR, *souriant.* — Lui ? Ah !... par exemple !

HILDE. — Il le veut et vous l'y verrez.

RAGNAR. — Il le veut ! Je crois bien ! Mais il ne le peut pas. La tête lui tournera avant qu'il atteigne le sommet. Il lui faudra s'aider des pieds et des mains pour redescendre.

LE DOCTEUR HERDAL, *indiquant du doigt la maison.* — Tenez !... Voici le contremaître sur l'échelle.

MADAME SOLNESS. — Il tient la couronne ! Oh ! Pourvu qu'il prenne garde !

RAGNAR, *regardant, ébahi, s'écrie.* — Mais c'est...

HILDE, *explosant de joie.* — C'est le constructeur lui-même !

MADAME SOLNESS, *criant de terreur.* — Oui, c'est Halvard ! Dieu tout-puissant... ! Halvard ! Halvard !

LE DOCTEUR HERDAL. — Chut ! Ne criez pas son nom !

MADAME SOLNESS, *hors d'elle-même.* — Je veux le rejoindre, le forcer à descendre !

LE DOCTEUR HERDAL, *la retenant*. — Que personne ne bouge !

HILDE, *immobile, suivant SOLNESS des yeux*. — Il monte, il monte. Toujours plus haut. Toujours plus haut. Regardez ! regardez !

RAGNAR, *pouvant à peine respirer*. — Il faut qu'il redescende. Il ne peut pas continuer.

HILDE. — Il monte, il monte. Il est presque au sommet.

MADAME SOLNESS. — Ah ! je meurs d'angoisse ! Je n'y résisterai pas !

LE DOCTEUR HERDAL. — Détournez les yeux.

HILDE. — Le voici debout sur les dernières planches ! Tout en haut !

LE DOCTEUR HERDAL. — Que personne ne bouge !... entendez-vous !

HILDE, *extasiée et ravie*. — Enfin !... enfin ! Je le revois, libre et grand !

RAGNAR, *d'une voix atone*. — Oh ! mais, c'est...

HILDE. — Pendant dix ans, je l'ai vu ainsi. Comme il se tient ferme ! Oh ! que c'est excitant ! Regardez-le ! Le voici qui suspend la couronne !

RAGNAR. — Ce que je vois me semble impossible.

HILDE. — Eh oui ! c'est l'impossible ! (*Son regard prend de nouveau une expression énigmatique.*) N'apercevez-vous pas quelqu'un d'autre, là-haut ?

RAGNAR. — Non. Je ne vois personne.

HILDE. — Si !... Il se dispute avec quelqu'un.

RAGNAR. — Vous vous trompez.

HILDE. — N'entendez-vous pas un chant dans l'air ?

RAGNAR. — C'est le vent qui passe sur le sommet des arbres.

HILDE. — J'entends un chant... un chant puissant. (*Elle crie, en proie à une exaltation et à une joie sauvages.*) Voyez ! voyez ! Il lève son chapeau. Il envoie des saluts en bas ! Oh ! mais, saluez-le donc à votre tour ! Car l'œuvre est accomplie ! (*Elle arrache au médecin le châle blanc de Mme SOLNESS, l'agite en l'air et crie, en regardant le sommet de la tour.*) Vive maître Solness !

LE DOCTEUR HERDAL. — Taisez-vous ! taisez-vous ! au nom de Dieu !...

(*Les dames, debout sur la véranda, agitent leurs mouchoirs.*

*On entend des vivats poussés dans la rue. Soudain tout se tait, puis la foule pousse un cri de terreur. On entrevoit indistinctement entre les arbres la chute d'un corps humain, tombant au milieu de poutres et de planches.*)

MADAME SOLNESS ET LES DAMES, *en même temps*. — Il tombe ! Il tombe !

(*Mme SOLNESS chancelle et s'évanouit. Les dames la soutiennent, au milieu des cris et du tumulte. La foule qui se tenait dans la rue rompt la barrière et se précipite dans le jardin. Le Dr HERDAL court, comme les autres, vers l'échafaudage. Un court silence.*)

HILDE, *comme pétrifiée, continue à regarder vers le haut*. — Mon maître !... RAGNAR, *tremblant et s'appuyant à la balustrade*. — Il a dû s'écraser broyé... mort sur le coup !

UNE DAME, *pendant qu'on emporte Mme SOLNESS*. — Courez chercher le médecin...

RAGNAR. — Je ne peux faire un pas...

UNE AUTRE DAME. — Appelez, au moins !

RAGNAR, *essayant d'appeler*. — Que se passe-t-il ?... Vit-il encore ?

UNE VOIX, *venant du jardin*. — Maître Solness est mort.

AUTRES VOIX, *plus rapprochées*. — Sa tête a éclaté. Il est tombé sur les pierres.

HILDE, *d'une voix calme, se tournant vers RAGNAR*. — Je ne le vois plus là-haut ?...

RAGNAR. — C'est épouvantable !... Ainsi la force lui a manqué.

HILDE, *immobile, avec une expression d'égaré et de triomphe*. — Mais il a atteint le sommet. Et j'ai entendu des sons de harpe dans l'air. (*Agitant le châle et criant, avec une passion*

*concentrée et sauvage.*) Mon... mon maître à moi !...

FIN